

Alice Poussin



ENTRE DEUX EAUX

Ecole Camondo 2025-2026

SOMMAIRE

01



UNE RESSOURCE RARE
ET SYMBOLIQUE
l'eau au cœur de la culture
marocaine

02



UNE TRANSITION
BRUTALE
entre crise hydrique, modernisation
et marchandisation

03



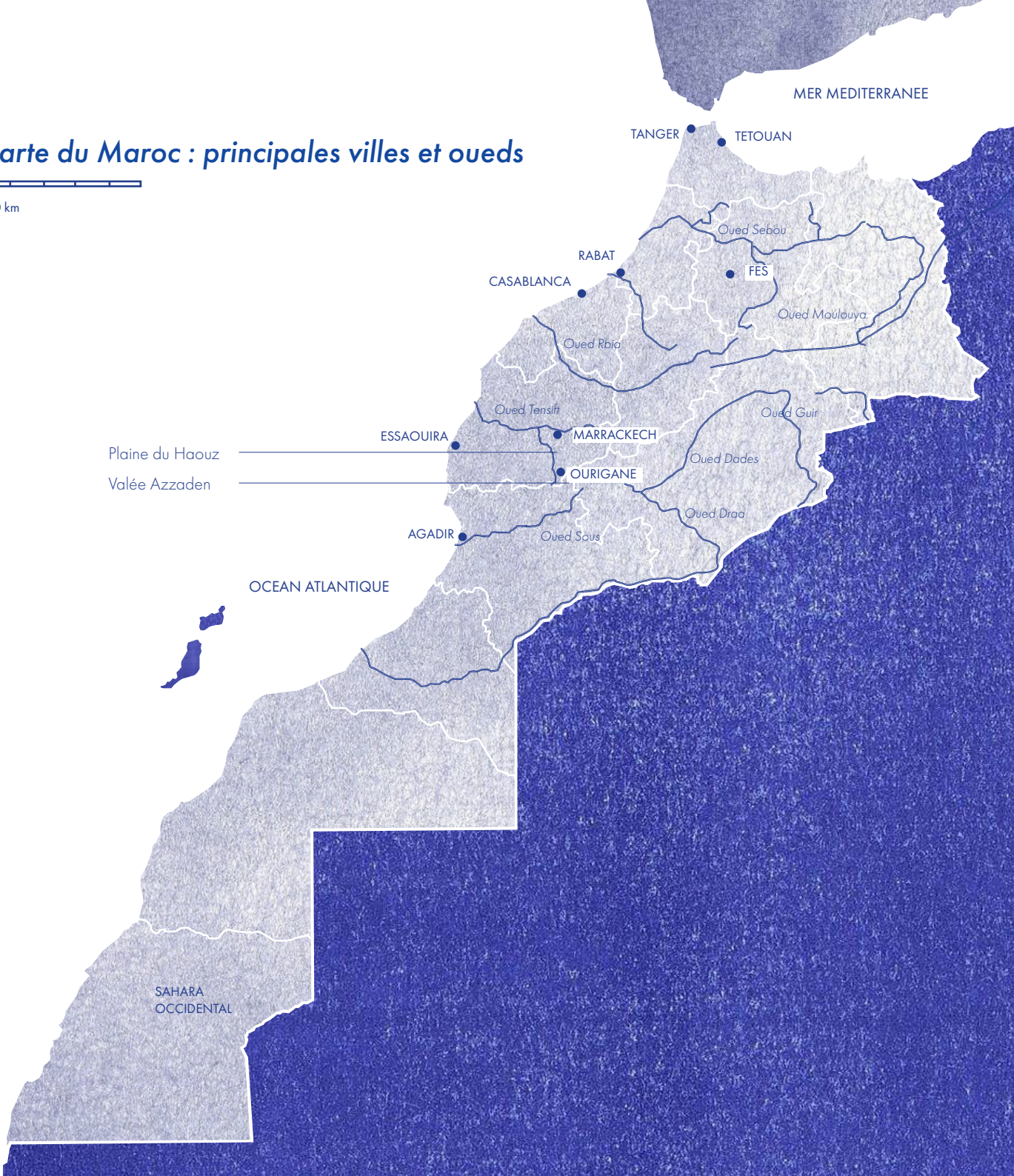
L'EAU COMME ENJEU
TOURISTIQUE :
entre appropriation, privatisation et
injustice hydrique

Avant de commencer ce mémoire, cette carte du Maroc permet de situer les principales villes ainsi que les oueds, ces cours d’eau qui structurent le territoire. Tout au long du mémoire, je ferai référence à différentes régions et villes ; cette carte pourra servir de repère pour les situer et mieux comprendre leur inscription dans le paysage marocain.

Légende :

- Villes
- Oueds
- Maroc
- Hors Maroc

Carte du Maroc : principales villes et oueds





INTRODUCTION



Jardin Majorelle

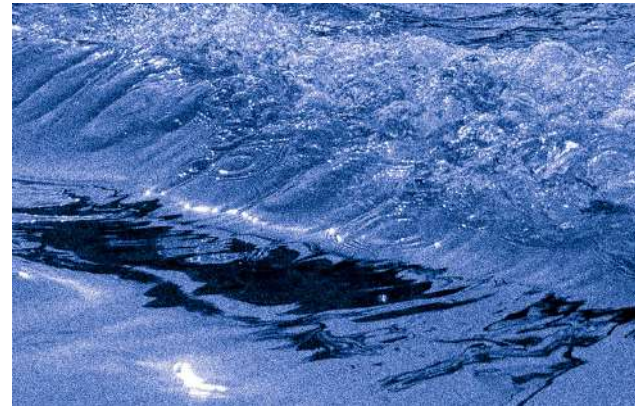
Introduction

Depuis toute petite, l'eau m'a toujours attirée sans que je comprenne vraiment pourquoi. Elle était comme un appel silencieux, une sorte d'envoûtement que je ne pouvais pas expliquer. J'étais émerveillée par son mouvement, sa clarté, ses reflets. Avec le temps, j'ai compris que cette attirance n'était pas seulement contemplative, mais j'ai compris qu'elle renfermait une histoire, une mémoire ancienne. Cet élément, par sa fluidité, conserve des empreintes, des histoires invisibles que j'ai commencées à assimiler lentement. A la lecture de l'ouvrage *L'eau et les rêves* : essai sur l'imagination de la matière de Gaston Bachelard, j'ai envisagé le fait que l'eau était bien plus qu'un simple élément naturel. Elle se transforme en une matière vivante, pleine de symboles. Cette dernière traverse les âges, les cultures. J'ai alors compris pourquoi, depuis toujours, l'eau me fascinait. Ce n'était pas juste une question de beauté, ou de force, mais bien cette ambivalence qui lui est propre.

«L'eau est vraiment l'élément transitoire. Il est la métamorphose ontologique essentielle entre le feu et la terre. L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule.»

J'ai toujours imaginé l'eau comme une mémoire fluide, qui traverse les âges. Pour moi l'eau est un récit qui traverse les époques sans les figer. Elle emporte avec elle des secrets, des histoires oubliées, des rires d'enfants, des murmures de prières. Tout comme le mouvement des cours d'eau, elle nous rappelle que tout passe, mais qu'en nous, il reste toujours une trace, une empreinte de ce qui a été. Dans son ouvrage, Bachelard parle aussi de l'eau comme une "matière de mémoire", une mémoire fluide et vivante, qui garde les traces du passé tout en effaçant celles du présent. Il écrit :

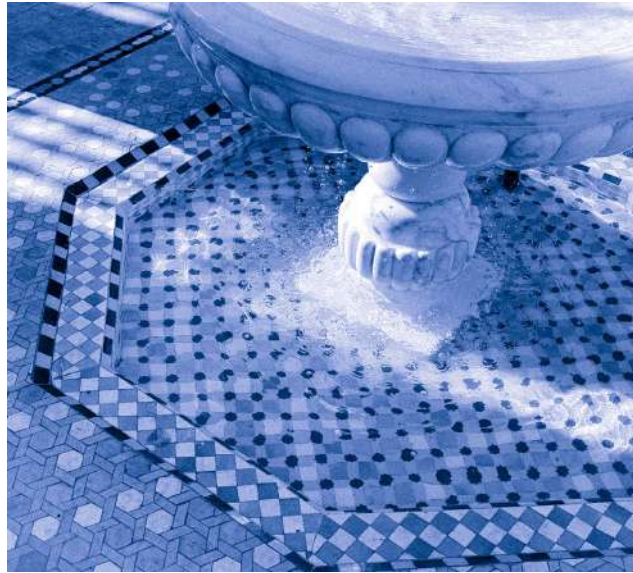
"L'eau, dans le rêve, est une matière de mémoire, un élément qui emporte des secrets et des souvenirs enfouis. Elle coule sans fin, effaçant les traces du passé, mais en même temps, elle conserve en elle un pouvoir de résurgence. Ce que l'eau efface, l'eau le garde dans son courant."²



Mer d'Essaouira

1 : BACHELARD Gaston, *L'Eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1942, p. 17

2 : Ibid p. 105.



Jardin Majorelle

J'ai toujours été très sensible à la présence de l'eau. Alors, lorsque je suis arrivée au Maroc pour la première fois, j'ai compris que l'eau n'était pas simplement une ressource ici. Cette fascination pour l'eau a pris un sens tout particulier. En arrivant, je me suis retrouvée face à un paysage où l'eau semblait à la fois rare et précieuse, presque sacrée. C'est un fil invisible, qui lie, coutumes, modes de vie, croyances. Cet élément immatériel que je pensais purement utilitaire, a pris une nouvelle dimension. Au Maroc j'ai compris qu'elle n'était pas seulement présente dans les fontaines, les ruisseaux, les oasis mais dans les regards, dans les gestes du quotidien, dans les rituels, et même dans l'architecture. Dans l'ouvrage *L'Eau et les rêves*, Bachelard, fait justement une référence au poète et dramaturge français, Paul Claudel qui, lui, imaginait l'eau comme bien plus qu'un simple élément naturel ; pour lui, elle devient un message, une connaissance secrète qui relie l'homme à une dimension spirituelle et supérieure.

« L'eau, dans le monde oriental, n'est pas seulement un élément naturel, c'est un message, une connaissance secrète qui relie l'homme à une dimension supérieure. Elle est l'image de l'infini, une image qui nourrit et éveille. »³

Ainsi, de fascination intime, l'eau est devenue pour moi un objet de recherche dans un pays où sa présence semble résonner à chaque instant. Pour ce mémoire, j'ai choisi de partir au Maroc et d'y vivre cinq mois. Non pas comme les premières fois, avec un simple regard observateur, mais plutôt comme quelqu'un qui souhaite se laisser traverser par les récits de l'eau et par ceux qui la vivent au quotidien. L'exercice a consisté à s'éloigner du regard touristique qui m'avait d'abord séduite, celui de la fraîcheur des riads en fleurs, du son de l'eau sur les mosaïques colorées et des bassins miroitants, pour tenter d'approcher une autre vérité, plus discrète, plus fragile : celle de l'eau vécue au quotidien.

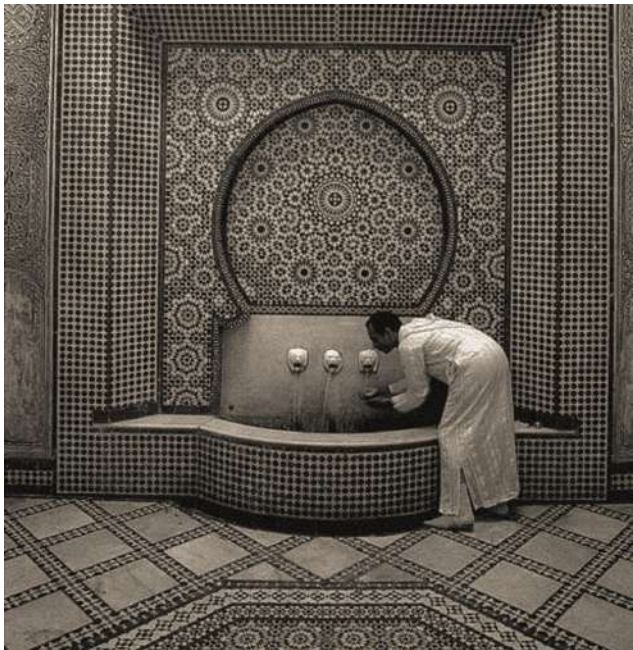


Jardin Secret

Sur le terrain, l'eau montre un autre visage que celui offert aux visiteurs. Cette fois-ci elle ne brille pas de son plus bel éclat. Elle se fait discrète, elle se murmure dans les témoignages des habitants, et dans les gestes du quotidien. Elle se ressent pourtant dans l'inquiétude des sécheresses et dans les solidarités construites autour des sources et des canaux. Chaque goutte nous raconte une histoire : celle des savoir-faire traditionnels hérités, celle des systèmes hydrauliques perfectionnés, mais aussi celle des transformations imposées depuis le protectorat ou les politiques modernes de gestion de l'eau.

12 À travers cette recherche, je cherche à comprendre pourquoi l'eau semble prendre des visages différents selon qu'on la contemple en touriste ou en habitant. D'un côté, elle se fait luxe et plaisir, s'épanouissant dans les piscines étincelantes et les bassins des villas ; de l'autre, elle se retire, rare et précieuse, imposant restrictions et laissant mourir les cultures sous le soleil. Cette dualité révèle le paradoxe du tourisme : on vient chercher l'aridité, le désert, mais on exige que l'eau se plie à des désirs étrangers, jardins verts, douches quotidiennes, éclats de fraîcheur. L'eau, ici, devient miroir des contrastes, témoin silencieux des tensions entre l'illusion et la réalité.

Dans ce contexte, trois notions se détachent. L'eau, qui n'est ici pas seulement une ressource, est porteuse de mémoire, de gestes et de pratiques qui ont façonné les territoires. Cette valeur sociale et traditionnelle renvoie d'une part à cette idée de sociabilité, celle des bassins et des fontaines utilisés dans les Médinas et d'autre part aux systèmes collectifs d'irrigation qui organisaient la répartition de l'eau dans un esprit de partage. La mise en scène touristique, enfin, désigne la transformation de l'eau en décor, pensée pour séduire, parfois au détriment de son rôle vital et des usages locaux qu'elle finit par figer.



Fontaine de Fez 1985



Fontaine Jardin Majorelle

Pour appréhender cette pluralité, l'une de mes démarches présente dans ce mémoire a été de réaliser différents entretiens auprès des habitants de Marrakech et d'autres villes Marocaines. J'ai eu la chance de mener sept entretiens que vous pourrez consulter par la suite dans la partie annexe. L'objectif de ces interviews était de recueillir des perceptions, des expériences et des vécus différents afin de mieux comprendre les rapports contemporains et passés de la société marocaine avec l'eau.

Une autre démarche a consisté en une étude photographique. J'ai utilisé des photographies d'archives en noir et blanc d'un livre de photographies en ligne intitulé Morocco Book libre de droit pour rendre compte de la mémoire passée. Certaines autres photographies d'archives ont été utilisées ; leur source sera précisée dans les légendes. Mes photographies personnelles ont été réalisées durant les cinq mois sur place. Le filtre bleu rend ces images reconnaissables. Je l'ai choisi pour représenter la place de l'eau telle qu'elle est aujourd'hui, à travers mon regard et ma posture. Ainsi, ce travail se veut à la fois découverte et recherche critique : dans quelle mesure l'eau, autrefois vecteur d'un savoir-faire hydraulique traditionnel, d'une forte valeur sociale et symbolique au Maroc, est-elle devenue aujourd'hui un objet de mise en scène touristique, au risque d'une muséification déconnectée des réalités locales ?



Cascade d'Ouzoud

Ma démarche s'est construite à partir d'un protocole mêlant observation sensible, photographies et rencontres sur le terrain. Ce travail est accompagné d'une série d'entretiens menés avec des habitants de Marrakech les Marrakchis. Certains extraits ponctuent le texte, venant éclairer ou nuancer les analyses. L'ensemble des entretiens, retranscrits dans leur intégralité, est regroupé en annexe à la fin du mémoire.



UNE RESSOURCE RARE ET SYMBOLIQUE :
l'eau au cœur de la culture marocaine

UNE RESSOURCE RARE ET SYMBOLIQUE :

l’eau au cœur de la culture marocaine

18 **L’eau comme élément sacrée et structurant**

Avant d’assimiler la culture au Maroc lors de mon séjour, il m’a semblé essentiel de comprendre la religion musulmane, car elle organise indirectement la culture marocaine. Premièrement, il est important de comprendre que le Maroc est un pays principalement musulman., Environ 99 % des Marocains sont de confession musulmane ⁴. Cette religion façonne et organise les pratiques et valeurs sociales au Maroc. Cela influe forcément sur les modes de vie des Marocains, où la religion est un pilier des aspects de la vie quotidienne, surtout en ce qui concerne l’eau. Dans l’Islam, l’eau est considérée comme un don de Dieu, un élément précieux et sacré qui est lié à la vie et à la fertilité.

4: U.S. Department of State, International Religious Freedom Report 2020: Morocco, Washington, D.C., Office of International Religious Freedom, 2020, p.2

5: FARUQUI Naser Irshad, BISWAS Asit K., BINO Murad Jabay (sous la dir. de), La Gestion de l’eau selon l’Islam, Paris, Karthala, les Presses de l’Université des Nations-Unies, Ottawa, CRDI, Centre de recherches pour le développement international, 2003, p.21

L’importance de l’eau dans les différentes pratiques religieuses se manifeste par plusieurs éléments : les ablutions le bain rituel, qui sont indispensables avant la prière. Dans le Coran, plusieurs textes illustrent la purification à l’eau dans le but de préserver la pureté de l’esprit et du corps. Selon les auteurs de l’ouvrage La gestion de l’eau selon l’Islam :

“La survie et la bonne santé de tous les êtres humains dépendent de l’eau, mais, chez les musulmans, on lui accorde une importance spéciale compte tenu de son utilisation pour les ablutions, c’est-à-dire le lavage avant la prière (wudu), et le bain (ghusl). L’utilité de la prière quotidienne, l’un des cinq piliers de l’Islam, a elle-même été comparée par le Prophète (pssl) à celle de l’eau purificatrice dans le hadith suivant : « Les cinq prières ressemblent à une rivière débordante passant près du portail de chacun d’entre vous, et où il se lave cinq fois par jour” (Hadith rapporté par Al-Bukhari et Muslim).”⁵



Cette pratique religieuse, qui touche à la dimension spirituelle de la vie quotidienne, reflète également un profond respect pour l'eau. En pénétrant dans les villes marocaines, notamment à Marrakech, ville dans laquelle j'ai séjourné, je comprends que l'eau se révèle discrète mais essentielle. Elle court cachée, au cœur des quartiers, des derbs,⁶ comme des sources artificielles qui irriguent selon l'ordre des priorités, les mosquées, les habitations, les medersas, les fontaines publiques, puis les jardins à l'intérieur et l'extérieur des remparts. Elle structure les espaces sacrés et domestiques. L'eau au Maroc n'est jamais seulement une ressource. De par sa dimension religieuse et spirituelle, elle traverse les lieux, les villes, les jardins, les patios. J'ai immédiatement perçu ici sa dimension sacrée à travers les discussions autour de moi :

“L'eau est essentielle pour survivre, mais aussi pour accomplir nos tâches quotidiennes. Elle représente la pureté, car grâce à elle on se lave ; elle représente la vie, car sans elle on ne peut pas vivre. »⁷

« L'eau est un don de Dieu, elle est vénérée et ne peut être gaspillée. On se tourne vers Dieu pour la solliciter. On la célèbre par des fêtes. L'eau est une culture à transmettre aux générations futures. »⁸

6: Le terme derb signifie « ruelle » et désigne souvent une impasse. Au-delà de leur fonction de circulation, ils constituent avant tout des lieux de vie, de voisinage et de rencontre, structurant la sociabilité urbaine.

7: Témoignage de Wiam Sajjeddine, entretien personnel réalisé à Marrakech, mai 2025.

8: Témoignage de Sajjeddine Mohammed, entretien personnel réalisé à Marrakech, mai 2025



Mezquita de Al Quaraiyín, Fès Bruno Barbey

Durant les cinq mois passés sur place, j'ai été heureuse d'écouter les habitants me raconter les mythes et récits du pays. Ces témoignages m'ont permis de mieux comprendre l'histoire du pays autour de l'eau.

“On comprend mieux le Maroc dans la mesure où l'on comprend la relation qu'il entretient avec l'eau”⁹

Par exemple, autrefois les Matfiyya¹⁰, judicieusement placés le long des routes offraient à tous les voyageurs un service précieux. C'était un point de rendez-vous, une oasis de fraîcheur après des kilomètres parcourus sous la chaleur. Les animaux assoiffés pouvaient également s'y abreuver et se rafraîchir. Comme le rappelle une citation du musée de l'eau de Marrakech :

«Offrir de l'eau a toujours été un acte symbolique fort dans les sociétés méditerranéennes et singulièrement au Maroc, où les déplacements sont fréquents entre les villes»¹¹

9 : Propos rapportés par un habitant de Marrakech lors d'une discussion informelle (juin 2025).

10 : Le terme "matfiya" désigne un puits utilisé pour le rehaussement de l'eau de pluie. Il s'agit d'un bassin servant à recueillir l'eau de pluie pour une utilisation ultérieure.

11 : Musée Mohammed VI de la civilisation de l'eau au Maroc, Marrakech, citation relevée sur panneau d'exposition (mai 2025).



Bains Thermaux Marrackech 2015

Ces déplacements portaient avec eux des mythes et récits qui se transmettaient de région en région. J'ai d'ailleurs découvert l'existence de Lala Tawaia, un personnage célèbre dans la vallée des Aït Bouguemez.

« L'eau est à la fois un bienfait et un risque (inondation, sécheresse). Cela se traduit dans les mythes et les rites. Ainsi, Lala Tawaia, génie de la source éponyme, est un personnage célèbre à qui on présente des offrandes et des prières. Elle est aussi protégée et source de crainte et de malédiction »¹²

Lorsque l'eau vient à manquer au Maroc, beaucoup de rites anciens refont surface : le sacrifice d'une vache noire¹³ (un geste symbolique qui cherche à honorer et solliciter la générosité de l'eau) accompagné de la procession de la "fiancée de l'eau"¹⁴ (une figure représentative de l'eau ou de la source, souvent incarnée par une jeune fille). Le partage de l'eau est toujours accompagné de récits et transmet la sagesse accumulée au fil des années. Derrière chaque fontaine, chaque bassin se cache une véritable réflexion millénaire sur la solidarité, la spiritualité et le respect des sources. Les systèmes hydriques marocains deviennent alors le prolongement matériel de cette relation sacrée avec l'eau. Il est maintenant important d'évoquer les systèmes hydriques marocains, véritables moments où technique et symbolique se rejoignent pour irriguer à la fois la terre et l'âme.



Fontaine de Fès, 1950.

12 : Musée Mohammed VI de la civilisation de l'eau au Maroc, Marrakech, citation relevée sur panneau d'exposition (mai 2025).

13: Jean-Paul Cheylan et Jeanne Riaux, Les notions d'aléa et de risque vues du Haut Atlas : pratiques, savoirs et savoir-faire, La revue électronique en sciences de l'environnement, Document généré le 19 janvier 2019

14: Ibid



Femmes marocaines à Fès, 1930. autour d'une fontaine publique.

Systèmes hydriques traditionnels : une ingénierie

Pour comprendre complètement la place de l'eau dans la vie marocaine, on m'a expliqué qu'il fallait remonter plusieurs centaines d'années en arrière, à une époque où les savoir-faire, les gestes, étaient encore transmis de génération en génération. Pour saisir cette mémoire vivante, j'ai visité le Musée de la civilisation de l'eau Mohammed V à Marrakech¹⁵. J'ai alors compris que derrière chaque ville, chaque pierre, chaque oasis se cachait une ingénierie invisible.

« L'histoire du Maroc est intimement liée à son patrimoine hydraulique ; depuis sa fondation, les différentes dynasties ont réalisé de grands travaux hydrauliques. Les sociétés locales ont su mobiliser les ressources en eau disponibles en aménageant de nombreux ouvrages : puits, khattaras drainant par galeries les eaux souterraines et barrages, mais aussi en élaborant des modes de gestion et de partage faisant de l'eau un facteur de cohésion sociale et d'équilibre environnemental »¹⁶

J'ai pu observer une multitude de systèmes hydriques au Maroc, mais je vais surtout vous parler des deux plus importants, ceux qui ont permis d'irriguer villes, oasis et terres agricoles. Premièrement on retrouve les khattaras, héritières lointaines des qanats perses, descendent dans la terre comme des veines qui cherchent la source.

« Le qanat de Perse, devenu khattara au Maroc, puis modernisé... permettait, depuis trois mille ans, d'amener l'eau souterraine à la surface du sol sans aide d'énergie humaine, animale ou thermique ».¹⁷

Dans le bassin du Tafilalet, un impressionnant réseau de 300 km de khattaras¹⁸ a été fouillé à partir de la fin du XIV^e siècle¹⁹. Ces galeries souterraines, souvent invisibles à l'œil nu, transportent l'eau par simple gravité, suivant une pente plus faible que celle du terrain, reliant souvent la source à l'oasis ou champs à irriguer. Le long de chaque khattara sont placés différents puits de regard comme de petites fenêtres ouvertes sur un autre monde, le monde souterrain. Les hommes descendaient dans ces étroits boyaux pour retirer pierres, sédiments et obstacles. Chaque geste y devient un rituel, une attention quotidienne portée à la vie qui circule sous nos pieds, invisible aux yeux de tant de monde.

« Le travail d'entretien régulier est crucial, il mobilise les usagers de la khattara plusieurs fois par an, selon des principes de partage des charges de travail »²⁰.

15 : Musée Mohammed VI de la Civilisation de l'Eau au Maroc, Marrakech, situé à l'entrée nord de la ville, route de Casablanca.

16 : Musée Mohammed VI de la civilisation de l'eau au Maroc, Marrakech, citation relevée sur panneau d'exposition (mai 2025).

17 : AMBROGGI, Robert P., Histoires d'eau, Rabat, Les Publications de l'Académie du Royaume du Maroc, 2006, p.14

18 : Galeries drainantes souterraines, creusées à la main, qui captent les nappes phréatiques et amènent l'eau par gravité vers les zones de cultures.

19 : BEN BRAHIM, Mohamed. Les Khattaras et Tafilalet (Sud-Est Maroc) : passé, présent, futur. Communication au colloque international « La gestion de l'eau dans les régions arides », Département de Géographie, Université Mohammed Ier, Luxembourg, 5 octobre 2003.

20 : Musée Mohammed VI de la civilisation de l'eau au Maroc, Marrakech, citation relevée sur panneau d'exposition (mai 2025).

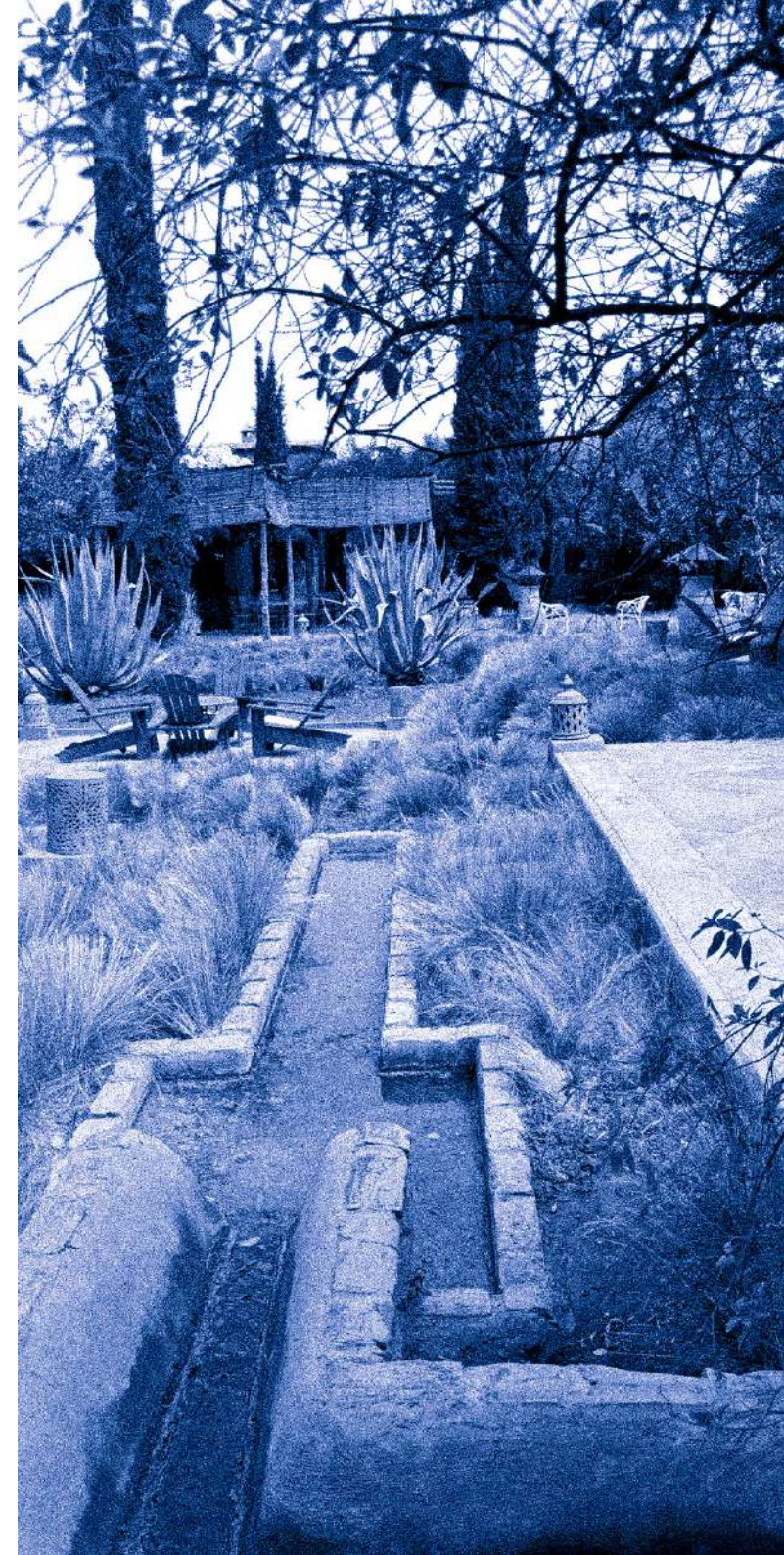


schéma explicatif

Eau captée en surface par détournement d'un ruissellement

Figure 1 Séguias
Aqueduc:

L'aqueduc aux colonnes pleines franchit le vide pour transférer par gravité l'eau de surface visible et disponible de l'amont vers une zone de demande plus basse.

Eau captée en interceptant un écoulement souterrain

Figure 2 Khettaras
Galerie drainante :

La galerie drainante intercepte une eau cachée souterraine qu'elle transfère par gravité avec l'aide d'un tunnel vers une zone plus basse.

Schéma explicatif réalisation personnelle à la tablette graphique.

Il existe aussi les séguias : Il faut savoir que les khetaras ont d'abord permis de capter et transporter l'eau souterraine, tandis que les seguias sont apparues ensuite pour répartir cette eau sur les cultures et les oasis. On peut dire que les khetaras sont le "captage" et les séguias la "distribution" de l'eau. En surface, les seguias tracent leurs sillons comme des rubans d'argent dans la terre. Elles captent les eaux tumultueuses des oueds lors des crues rares mais puissantes, et les redistribuent avec précision vers les champs et les jardins. Le Maroc dispose d'un chapelet d'oasis qui s'égrènent le long de sa façade pré-saharienne et saharienne. Ils sont le résultat du travail continu des hommes depuis l'Antiquité pour maîtriser les sources. Dans les oasis par exemple, les oasiens²¹ combinent ces deux ressources : un filet discret d'eau souterraine capté par les khetaras et un flot éphémère mais vital guidé par les seguias.

« Ils reçoivent dans les champs les masses d'eau considérables que les oueds apportent sporadiquement quelques jours par an, avec comme effet positif supplémentaire, la recharge de la nappe d'eau souterraine »²²

21 : Les oasiens sont les habitants des oasis.

22 : Musée Mohammed VI de la civilisation de l'eau au Maroc, Marrakech, citation relevée sur panneau d'exposition (mai 2025).

J'ai trouvé que cette double logique de captage, témoignait de la finesse et de l'adaptabilité de ces sociétés face aux caprices du climat. Le Maroc, pays de contrastes et de montagnes, de plaines et de déserts, a appris à lire ses rivières et ses nappes. Les variations climatiques sont larges et imprévisibles :

« Quel que soit le régime dominant, plus ou moins humide ou aride, les variations climatiques sont très amples, même dans les zones oasiennes. Il est connu que le peuple marocain suit très attentivement la chute des pluies, d'une part parce que cela conditionne la production des bases alimentaires du pays, d'autre part parce qu'une année pluvieuse est perçue comme un signe favorable, voire salubre »²³.

23 : Musée Mohammed VI de la civilisation de l'eau au Maroc, Marrakech, citation relevée sur panneau d'exposition (mai 2025).



Seguia dans l'oasis de Skoura, vallée du Dadès, Maroc, avril 2002. Licence Creative Commons Attribution ShareAlike 4.0 International.



Grébert, Pierre Carte postale Séguia, palmiers et remparts Maroc, vers 1920.

ystème de séguias utilisé dans un village de la région d'Ouzoud.





30 Système de séguias Jardin de la Mamounia

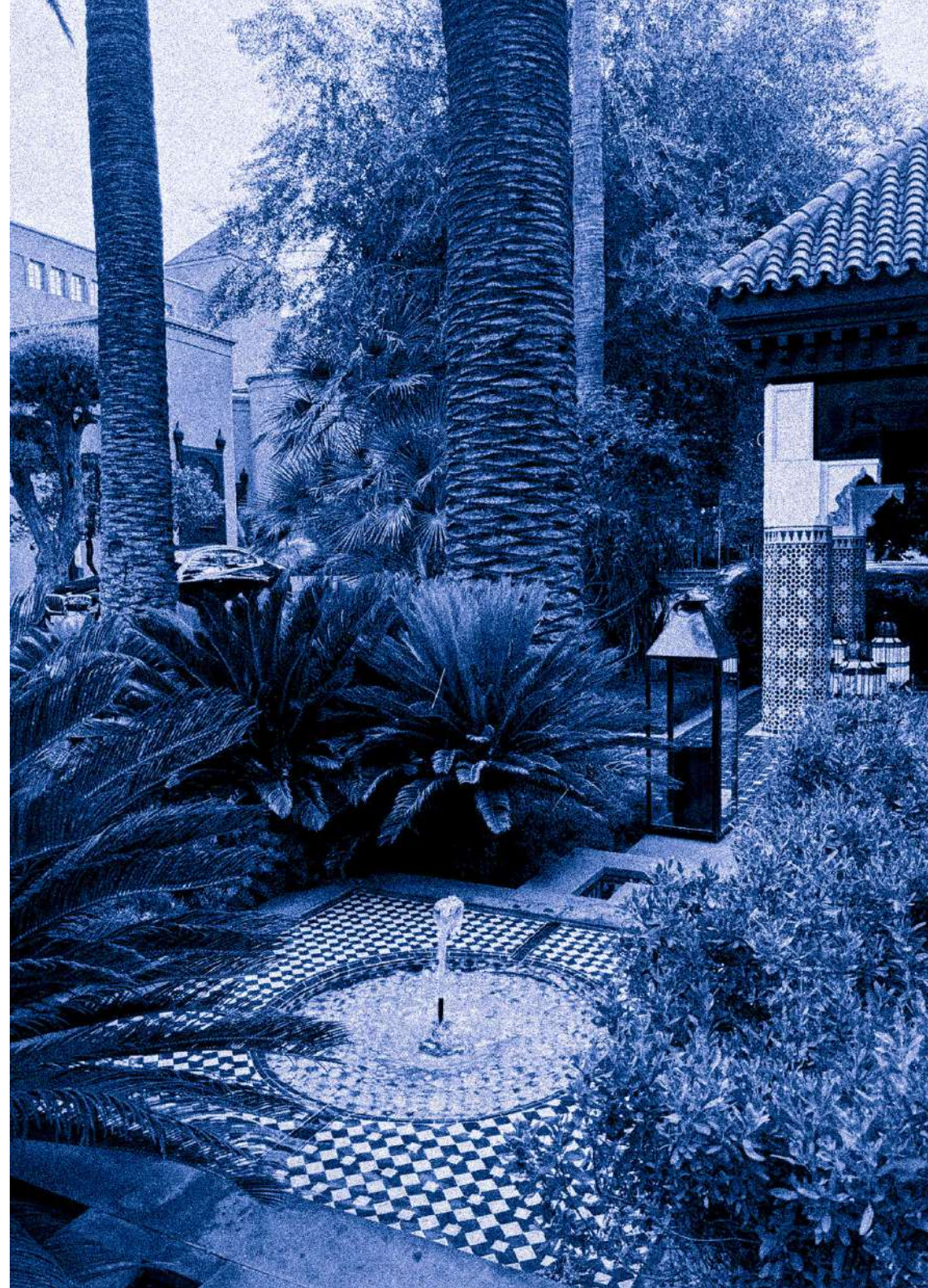
La maîtrise de l'eau n'est pas seulement une affaire technique ; elle est mémoire, savoir-faire et poésie. J'ai trouvé la dimension sociale que génère cette ingénierie tout aussi fascinante. Au-delà des galeries souterraines et des canaux qui serpentent le désert, c'est la Jemaa qui fait vivre la communauté.²⁴

« La Jemaa se réunit souvent après la prière du vendredi pour traiter des affaires courantes. Elle désigne chaque année la personne chargée de diriger la khattara et d'assurer l'équité de la répartition de l'eau en fonction des droits d'eau connus de tous. Ces droits reposent sur des tours d'eau très précis, selon des jours d'usage définis par les anciens fondateurs de la khattara. Au fil du temps, les droits journaliers sont divisés de génération en génération »²⁵

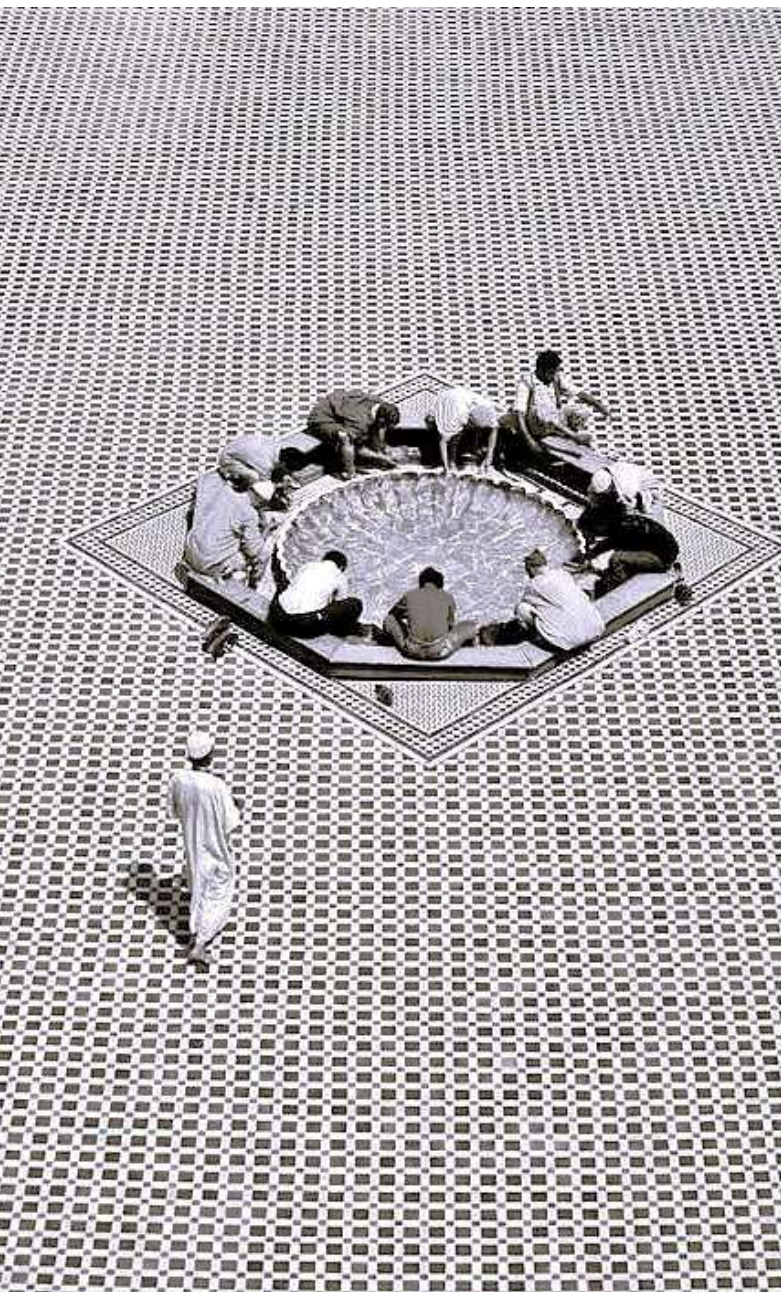
24 : La jemaa désigne une assemblée communautaire ou conseil local au sein d'un village ou d'une oasis, chargée de prendre des décisions collectives concernant la gestion des ressources, comme l'eau, les terres ou le pâturage.

25 : Musée Mohammed VI de la Civilisation de l'Eau au Maroc.

Ainsi, l'eau ne circule pas seulement dans les khattaras ou le long des séguias, elle circule dans le tissu social, unissant les Hommes par la responsabilité et la solidarité. Chaque réunion, chaque décision, chaque tour d'eau est un fil invisible qui relie les générations et façonne le rythme de la vie dans les oasis et les villages. Les khattaras et les séguias ont continué à fournir, pendant des siècles, l'essentiel de l'eau du pays, jusqu'au début du Protectorat. En observant ces infrastructures, j'ai pu constater combien elles avaient façonné la vie des Hommes ici au Maroc. Je raconterai dans la deuxième partie comment, dans les années 1970, les nouvelles technologies et les politiques gouvernementales ont peu à peu transformé cette gestion traditionnelle de l'eau, bouleversant des pratiques séculaires et la relation intime entre l'homme et sa ressource.



31



L'eau comme vecteur de sociabilité urbaine

Après avoir parcouru la manière dont l'eau, au Maroc, s'est inscrite dans le sacré, à travers la religion, les mythes et les récits, puis dans les systèmes hydriques traditionnels, j'aimerais maintenant m'arrêter sur une dernière dimension. Pour terminer de vous planter le décor, je souhaite comprendre si l'eau au Maroc est un vecteur de sociabilité urbaine, ou du moins si elle l'a été. Quand on évoque les fontaines au Maroc, l'imaginaire collectif s'emplit aussitôt des images d'une foule qui s'y rassemble, des enfants qui rient en s'éclaboussant, des passants qui s'y arrêtent pour se rafraîchir en échangeant quelques mots... Mais est-ce encore ainsi aujourd'hui ?

Photographie intérieur du mausolée de Sidi Abdelaziz, Tabaa, 1987. Maroc, Marrakech



A travers différents témoignages recueillis, j'ai découvert que son rôle semblait aujourd'hui s'être estompé. Alors qu'est-il advenu de cette eau qui autrefois rassemblait ? Peut-on encore dire qu'aujourd'hui, l'eau est vecteur de sociabilité urbaine ? Tout ce que j'avais vu précédemment relevait presque du magique : les mythes, les traditions, les récits anciens autour de l'eau. Pourtant, en cheminant dans la médina, j'ai été frappé par un tout autre visage, celui des contrastes :

*En me promenant dans les ruelles de la médina à Marrakech, je suis tombée sur un jardin caché. Au milieu, une grande fontaine organisait tout l'espace. J'ai été très vite frappée par la beauté du zellige, les couleurs vives et des motifs qui semblaient se mêler à l'eau. Le bruit de l'eau m'accompagne dans ma balade, s'ajoute la fraîcheur du lieu qui contrastait avec la chaleur de la ville. En m'installant sous un préau, je me suis laissée bercer par la scène autour de moi : des enfants jouaient, plongeaient leurs mains dans l'eau. C'était une image de vie, pleine de joie et de simplicité. Pourtant, un sentiment étrange m'envahit alors que je repensais au contraste avec la sécheresse qui régnait dans les rues de la médina. Ce jardin, cette oasis au centre de la ville, semblait presque hors du temps.*²⁶

Après cette visite, j'ai pris conscience de la présence discrète, mais omniprésente de l'eau dans la ville. Elle était là, subtile, dans les recoins des médinas, parfois oubliée, parfois si évidente. Les fontaines, bien que de plus en plus délaissées, offraient encore un peu de fraîcheur. Elles étaient des témoins d'un autre temps, des points d'eau jadis recherchés, aujourd'hui réduits à de simples vestiges de pierre. Ces fontaines racontaient, dans le silence de leur existence, l'histoire d'une époque où elles étaient le cœur de la ville. En observant davantage, je retrouvais cette présence de l'eau dans presque tous les lieux touristiques: le musée Yves Saint Laurent, le jardin Majorelle, le musée de la photographie... Partout, elle jaillissait, soigneusement entretenue, toujours accessible. Mais paradoxalement, elle semblait si éloignée de la réalité des habitants locaux. Pourquoi ces fontaines dans les médinas étaient-elles aujourd'hui à l'abandon, alors que celles des musées et des jardins étaient magnifiées ?

26 : Description de voyage personnel effectué en février 2025 à travers la Médina

Cette question m'envahissait. Je ressentais le besoin de comprendre, de découvrir comment la vie avait été organisée quand l'eau était à portée de main pour les habitants. Comment cette eau, qui animait autrefois la ville, avait-elle structuré la vie culturelle, les échanges, la société elle-même ? Je l'avais découverte par les mythes et récits ou encore par les savoir-faire hydriques mais j'avais envie de savoir comment l'eau avait tissé, autrefois, les liens entre les habitants, et comment elle avait façonné leur quotidien.



Pour comprendre la place de l’eau dans cette société, j’ai choisi de me plonger dans l’ouvrage Le Maroc de Pierre Dumas publié en 1931²⁷. Cet ouvrage, illustré par des photographies (en technique d’héliogravure), nous plonge dans une vision intime du pays où le Maroc était sous le protectorat français²⁸. Dans son ouvrage, j’arrive à imaginer un Maroc en pleine transformation, où traditions et influences occidentales se rencontrent. Les descriptions sensorielles que Dumas met en avant dans son livre nous font ressentir la réalité quotidienne, la description de la ville, mais aussi et surtout la gestion de l’eau. Je me suis principalement intéressée à la ville de Fès, dont l’architecture et les systèmes d’irrigation ancestraux sont intimement liés à la mémoire de l’eau. En parallèle, j’ai choisi d’étudier plusieurs articles de la revue Aujourd’hui Maroc datant de 2008²⁹, qui témoignent de l’évolution des différents systèmes hydriques au Maroc.

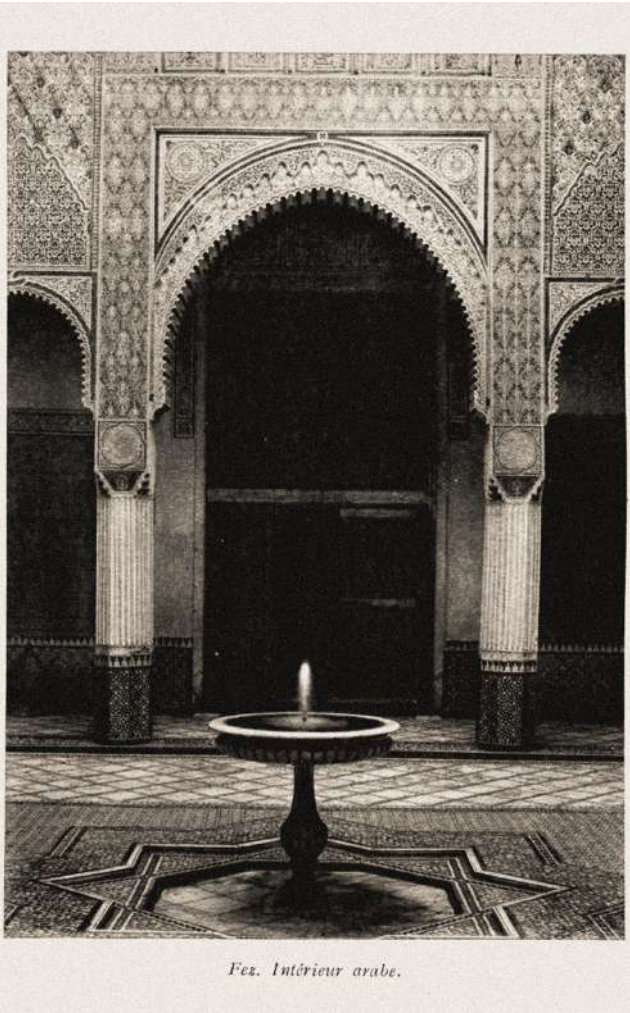
Ces écrits illustrent les réels enjeux contemporains du pays concernant la pénurie d’eau et les moyens de gestion de cette ressource essentielle. La comparaison entre les observations de Dumas dans les années 1930 et les réalités contemporaines me permet de faire un pont entre mémoire historique et enjeux actuels.

27: DUMAS Pierre, *Le Maroc*, Grenoble, Librairie-Éditions J. Rey (B. Arthaud, successeur), 1928

28: *Le Protectorat français au Maroc (1912-1956) fut instauré par le traité de Fès, plaçant le pays sous administration française tout en maintenant officiellement la souveraineté du sultan.*

29: Articles parus dans la revue *Aujourd’hui le Maroc* en 2008.

30: Les sabils sont des fontaines publiques



Fontaine Fez Ouvrage Pierre Dumas

Les sabils³⁰, mot arabe qui désigne les fontaines publiques, ont occupé un rôle primordial dans la vie des habitants de Fès, principalement dans les médinas anciennes. Elles n’avaient pas simplement un but utilitaire en fournissant de l’eau potable, elles étaient des espaces de sociabilité, des lieux d’échange où se tissaient des liens sociaux, où se rencontraient les habitants, les voyageurs, et parfois les étrangers. Ces fontaines étaient des espaces ouverts, accessibles à tous, sans distinction de classe ou de statut, créant un point de rassemblement dans l’espace public. Après plusieurs entretiens, j’ai recueilli différents témoignages qui semblent montrer que la place et l’usage des systèmes hydriques ont profondément changé aujourd’hui, passant d’un rôle central dans la vie quotidienne à un statut plus symbolique ou décoratif :

*“Les fontaines faisaient partie de notre quotidien et je me rappelle toujours leur présence autour de la maison et dans le village. Même si nous avons l’eau courante à l’intérieur, ces fontaines restaient un point central pour nous et pour les jardins autour.”*³¹

*« Dans la maison familiale, il y avait des puits personnels encore utilisés. Les fontaines, elles, ne sont plus fonctionnelles, y compris celles de la grande mosquée Hassan II, qui ne servent plus qu’à un usage décoratif ou touristique. »*³²

*« À Casablanca, nous avons l’eau courante. À Marrakech, dans le riad de ma famille paternelle, nous allions chercher l’eau à la fontaine dans la médina, quartier Riad Zitoun. »*³³

31 : Extrait d’un entretien personnel avec Salima Ait Hnini.

32 : Extrait d’un entretien personnel avec Dawlate Ait Hnini.

33 : Extrait d’un entretien personnel avec Hayli Sarah



Jardin des Douars

L'ouvrage Le Maroc met justement en lumière la dimension sociale des sabils, qui selon Pierre Dumas était:

« convoitées par les passants et promeneurs pour étancher leur soif, faisant la particularité de nos villes »³⁴.

La symbolique de ces fontaines, ou sabils, dépasse leur rôle utilitaire. Elles étaient souvent décorées de façon soignée, avec des mosaïques de zellige ou des arcs sculptés. Leurs formes étaient pensées pour attirer l'attention et symboliser la générosité et l'hospitalité, valeurs profondément ancrées dans la culture marocaine. Ces fontaines incarnaient le partage : elles étaient un bien public, un bien commun. En ce sens, elles portaient en elles une signification communautaire importante, un témoignage de l'ouverture d'esprit et de la solidarité des sociétés traditionnelles marocaines. L'importance de l'eau dans la culture marocaine va au-delà de la simple satisfaction d'un besoin physique. Elle est sacrée. Dans les grandes mosquées, les fontaines aux ablutions préparaient le corps et l'âme avant la prière. Dumas écrit:

“Autour des édifices religieux, on vit s'ériger des fontaines aux ablutions, nécessaires à la pratique de la religion”³⁵.



Jardin Majorelle

34 : Citation Pierre Dumas, Le Maroc, 1931 p71.

35 : Ibid p79



Jardin du Beldi

40 Au fil de ma recherche, en parcourant des articles datant de 2008 de la revue Aujourd'hui Maroc. J'ai pris conscience de l'évolution profonde des fontaines publiques au Maroc. Ce qui était autrefois des symboles vivants de partage et de convivialité s'est transformé en quelque chose de plus complexe, où s'entremêlent désormais des enjeux politiques, touristiques et contemplatifs. Ces fontaines, autrefois des espaces d'échange et de rencontre, ont aussi servi d'instruments pour les souverains marocains afin d'affirmer leur autorité et leur influence, inscrivant dans le paysage urbain une marque de pouvoir. Pierre Dumas, dans son ouvrage Le Maroc, souligne:

*“ces fontaines étaient des symboles de la puissance politique, construites à des fins d’embellissement des villes”*³⁶

36 : Citation Pierre Dumas, Le Maroc, 1931 p87.

37 : Ibid p105

38 : Recensement effectué par l'Agence de Densification et de Réhabilitation de la Médina (ADER), indiquant que près de 3 500 fontaines existaient autrefois, dont de nombreuses sont aujourd'hui abandonnées ou en ruines.

Chaque dynastie, en quête de légitimité, faisait ériger ces sabils dans les quartiers populaires comme dans les zones plus nobles des villes impériales, pour rappeler la générosité et l'autorité du souverain.

*“les souverains marocains en firent construire à toutes les époques et dans tous les quartiers des villes, à des fins d'embellissement. Ils améliorèrent et perfectionnèrent le système de canalisations, tout en construisant d'autres aqueducs dans les campagnes proches de la ville.”*³⁷

Dans un pays où l'eau est précieuse et souvent difficile d'accès, ces fontaines étaient aussi des instruments de pouvoir. Elles marquaient la présence de l'État et la protection de la population, mais également la volonté des souverains de contribuer au bien-être des citoyens tout en renforçant leur image de bienfaiteurs. Cependant, au fil des décennies, les fonctions de ces fontaines ont progressivement changé. La modernisation des infrastructures urbaines, la croissance démographique et la transformation des espaces publics ont relégué ces monuments au second plan.

A Fès, par exemple, où l'on comptait près de 3.500 fontaines, la plupart d'entre elles ont été abandonnées et sont aujourd'hui en ruines. Le recensement effectué par l'Agence de Densification et de Réhabilitation de la Médina (ADER)³⁸ en a révélé la dégradation avancée. Beaucoup ont perdu leur rôle initial de lieu de rassemblement et de partage, devenant des vestiges d'un passé révolu.

J'arrivais à un stade où je prenais conscience que cette mémoire de l'eau, autrefois ancrée dans les modes de vie ainsi que dans la culture marocaine, était en train de sombrer. Depuis plusieurs années, la symbolique de la culture de l'eau avait déjà commencé à changer : elle n'était plus seulement un élément de partage, mais plutôt un instrument de pouvoir, témoin d'une certaine richesse acquise. La pénurie d'eau avait écarté les habitants des fontaines et des bassins, autrefois si chers à leur cœur. Pourtant, cette mémoire liquide, traduisant des siècles d'histoire, demeurait vivante dans l'esprit des locaux, même si elle semblait s'effacer lentement du paysage.

Avec tous les éléments que je viens de présenter dans cette première partie, il est clair que ces différentes dimensions de l'eau au Maroc coexistent et parfois s'opposent : son rôle central dans la vie quotidienne, les mythes et croyances qui l'entourent, la dimension religieuse...Les témoignages recueillis montrent toute son importance, et pourtant, la réalité contemporaine m'a révélé une autre version : des fontaines souvent à l'abandon dans les rues, mais toujours aussi vivantes dans les musées et les jardins touristiques.

La comparaison entre les descriptions de Pierre Dumas en 1928 et la situation actuelle en 2025 est frappante. Ces systèmes qui ont façonné le territoire et sont aujourd'hui menacés par des mutations profondes. C'est cette interrogation que je vais poursuivre dans les prochaines parties, essayer de comprendre pourquoi ces systèmes se fragilisent et comment ils continuent, malgré tout, à façonner le paysage et la société marocaines.



UNE TRANSITION BRUTALE :

Entre crise hydrique, modernisation et marchandisation

UNE TRANSITION BRUTALE :

entre crise hydrique, modernisation et marchandisation

Le Maroc face à la crise de l’eau

44 Comment continuer à vivre quand la pluie se fait rare et capricieuse ? Quand les nappes s’amenuisent et que les oueds³⁹, parfois disparaissent avant même d’atteindre la mer ? Il s’agit ici du quotidien des familles marocaines. En parcourant différentes villes du Maroc et en observant la gestion de l’eau, la gravité devient rapidement évidente. Selon Hassan Lamrani, chercheur et spécialiste des ressources en eau et irrigation⁴⁰, le pays connaît :

“une période de sécheresse de plus en plus fréquente accompagnée d’une diminution alarmante des nappes phréatiques.”⁴¹

Le Maroc est aujourd’hui soumis à un stress hydrique important. Pour comprendre ce terme, il faut savoir que l’on parle de stress hydrique lorsque les disponibilités en eau sont inférieures aux besoins de la population et des activités économiques.

“Dans les années 1960, la disponibilité en eau par habitant était de 2 560 m³ par an. Aujourd’hui, elle est tombée à seulement 600 m³ et les prévisions pour 2030 estiment qu’elle pourrait atteindre 560 m³, en raison de la croissance démographique et de la demande croissante liée au développement agricole.”⁴²

39 : Cours d’eau intermittent ou saisonnier, généralement à sec une partie de l’année, qui ne coule que lors des pluies ou de la fonte des neiges.

40 : LAMRANI Hassan, “Stress hydrique : l’Afrique et le Maroc au goutte à goutte”, Le Podcast de la durabilité, Medi1PODCAST, 2024, 14min20

41 : Citation LAMRANI Hassan, “Stress hydrique : l’Afrique et le Maroc au goutte à goutte”, Le Podcast de la durabilité [en ligne], Medi1PODCAST, 2024, 14min20.

42 : Ibid



Fontaine asséchée de la gare de Marrackech

46 Cette raréfaction de l’eau s’explique par plusieurs facteurs. Le changement climatique entraîne une baisse continue des précipitations, ce qui influence directement l’écoulement des rivières et l’alimentation des nappes souterraines. Hassan Lamrani souligne que :

« la raréfaction des sources en eau suite au changement climatique a une influence directe sur les écoulements d’eau dans les rivières et l’alimentation des nappes »⁴³.

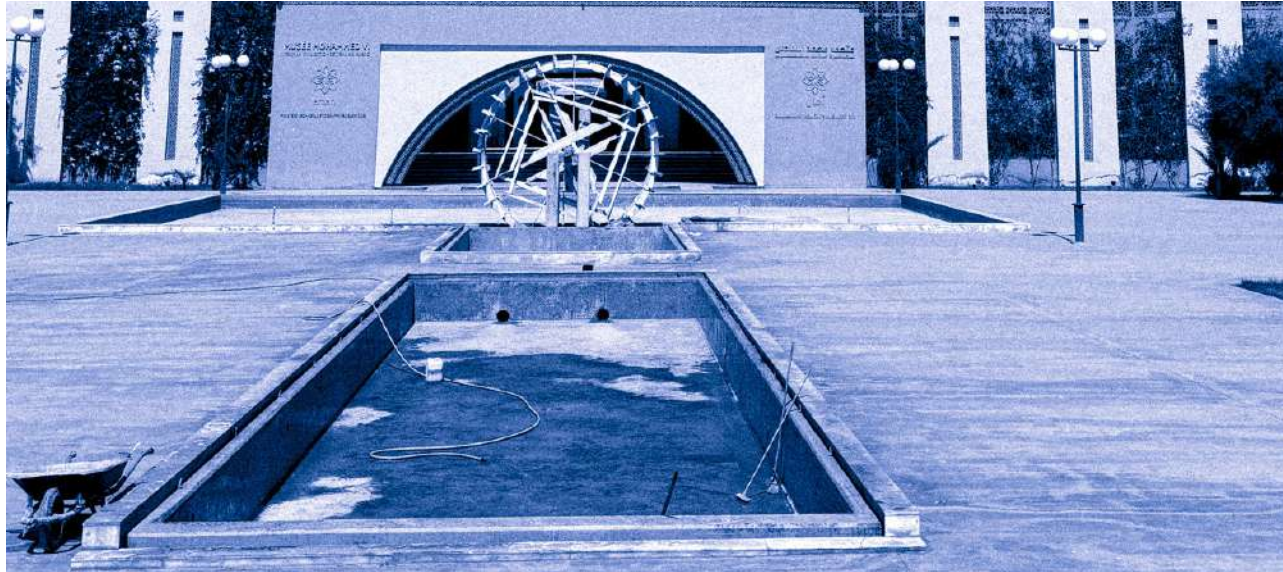
Les chiffres témoignent de cette dégradation : entre 1940 et 1980, les ressources disponibles étaient estimées à 22 milliards de m³. En 1981, elles sont tombées à 14 milliards de m³, soit un décrochement de 33 %. Entre 2015 et 2021, les disponibilités ont encore diminué pour atteindre 10 milliards de m³, soit une baisse de près de 50 % par rapport aux périodes d’avant 1980⁴⁴.

43 : Citation LAMRANI Hassan, "Stress hydrique : l'Afrique et le Maroc au goutte à goutte", Le Podcast de la durabilité [en ligne], Medi1PODCAST, 2024, 14min20.

44 : Chiffres et données sur la disponibilité en eau au Maroc cités dans Stress hydrique : l'Afrique et le Maroc au goutte à goutte, Le Podcast de la Durabilité



Barrage de Djorf Torba, oued Guir (Maroc), 1967



Bassin vide musée de l'eau et de la civilisation

Ce qu'il faut percevoir, au-delà des chiffres et des cartes, c'est la manière dont la sécheresse s'immisce dans la vie. Elle n'est pas qu'un phénomène climatique : elle devient, une attente, une inquiétude partagée par les populations. Dans les villes comme dans les campagnes, chacun compose avec les manques, mesure ces gestes, apprend à économiser ce qui jadis semblait une ressource acquise. Au musée de l'Eau et de la civilisation, un exemple a attiré mon attention: celle de la vallée de l'Azzaden dans le Haut Atlas marocain. J'y ai découvert des communautés suspendues à un équilibre fragile où la rareté impose la négociation, la patience, et la discorde. Toutes les vallées de montagne sont structurées dans leur paysage par les trois éléments hydrauliques de base:

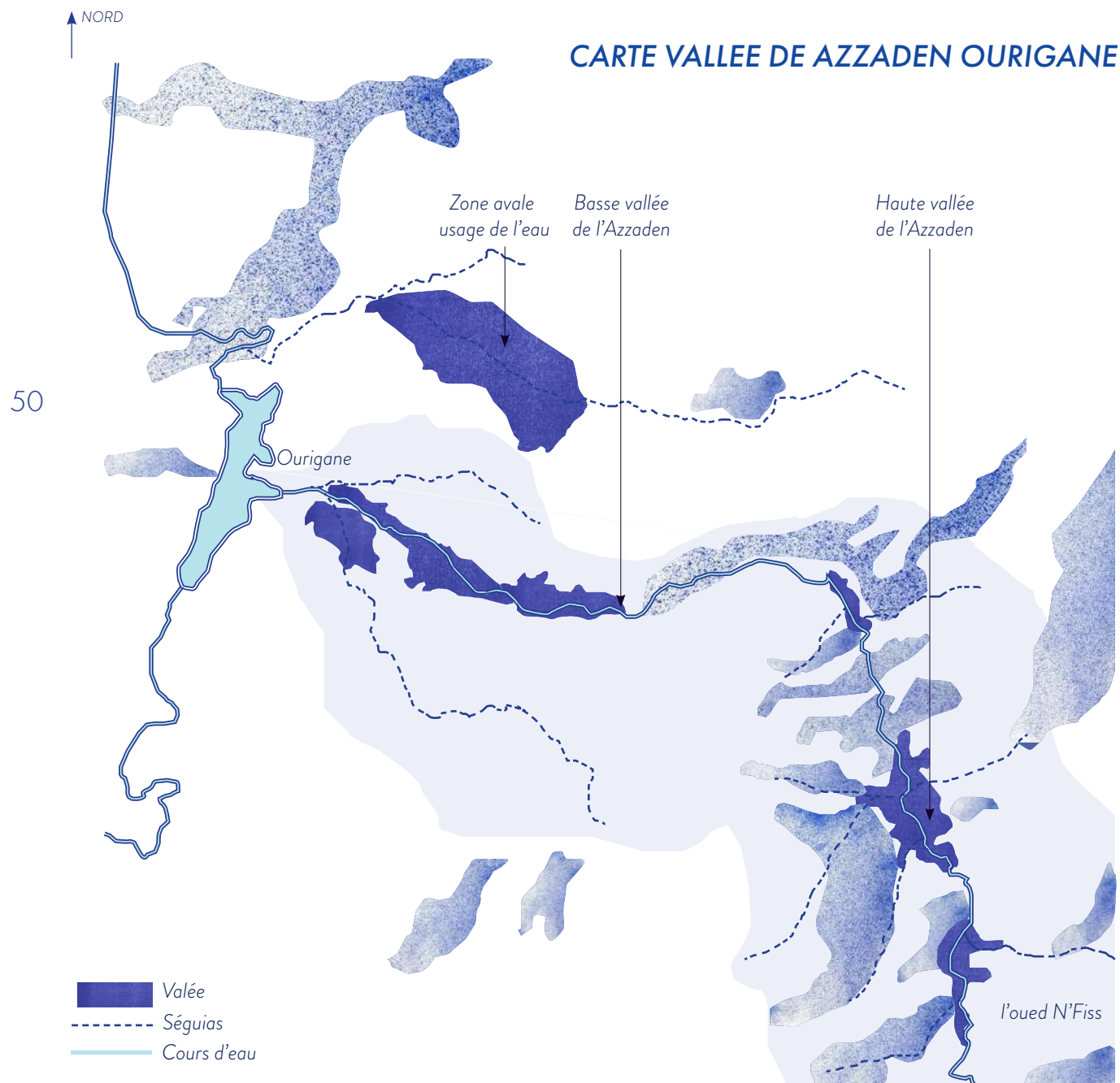
*"les prises d'eau sur les rivières, les cheminements de l'eau le long de longs canaux et les mailles hydro-agricoles de champs cultivés intensivement et de manière continue. L'ensemble forme un patrimoine vivant mais fragile"*⁴⁵

La coordination et la coopération entre les usagers des canaux, ainsi que la gestion des conflits, ont toujours fait partie intégrante du système hydraulique de montagne. Dans tout système hydraulique gravitaire, l'écoulement part de l'amont vers l'aval dans un espace très délimité. Quand l'eau ne manque pas, toutes les composantes du système reçoivent leur part selon les modalités que la société a fixées. Mais les aléas climatiques et les effets des saisons modifient les paramètres de l'accès sur l'ensemble des terrains connectés au système hydraulique.

Dans la région d'Ourigane par exemple, quand l'eau abonde, elle circule librement, franchit les seuils dessert les hommes. Elle descend des neiges du Toubkal, s'infiltré dans les sols et serpente entre les champs. Dans ces moments de plénitude, chaque village reçoit sa part, selon les modalités que la société a patiemment établies. Un équilibre tissé au fil des siècles comme une trame fragile où chaque fil compte. Mais quand la pluie tarde, que les sources s'amenuisent, ce fil se tend jusqu'à se rompre.



Fontaine vide musée de l'eau et de la civilisation



La vallée de l'Azzaden, dans la région d'Ourigane, incarne cet équilibre précaire. Ici, les règles de partage ne sont pas de simples conventions : elles sont la condition même de la vie. L'oued Azzaden, affluent du N'Fis, reçoit ses premières eaux au pied du massif du Toubkal. Il porte dans son lit les souvenirs des saisons, des excès et des manques, des alliances et des querelles. Comme le rappelle l'ouvrage *L'émergence des spécificités locales dans les arrière-pays méditerranéens* :

"la répartition des eaux a fait l'objet de confrontations très dures à plusieurs périodes de l'histoire, car il y a véritablement un enchaînement des terroirs et des usages de l'amont vers l'aval."⁴⁵

Chaque segment de la vallée est un monde en soi, relié à l'autre par des filets d'eau et de dépendance.

"Si je suis à l'amont ou à l'aval, les conditions d'accès peuvent être plus ou moins sûres, plus ou moins précaires en fonction des flux d'eau qui circulent dans l'oued, les canaux et les branches de distribution. Il y a donc différents amonts et avals le long de ces différentes lignes d'eau"⁴⁶

Ces citations nous montrent toute la complexité d'un paysage façonné par la hiérarchie de l'eau. Dans ces montagnes, être "en amont" ou "en aval" n'est pas qu'une position géographique : c'est un destin social, un rapport d'équilibre et parfois de tension. Quand l'eau se fait rare, des assemblées se tiennent. On convoque la mémoire des anciens, les textes, les accords coutumiers.

"On adopte des règles pour affronter à certaines saisons la gestion de l'eau rare, mais aussi d'autres règles pour faire face aux eaux abondantes."⁴⁷

Les communautés de l'amont, plus proches des sources, apprennent à restreindre leur usage pour que les villages de l'aval ne soient pas condamnés à la sécheresse. Ces négociations ne se font pas sans heurts :

"cet accès fait toujours l'objet de rivalités et parfois de revendications, et finalement de conflits ouverts."⁴⁸

Ainsi, dans les moments de tension, l'eau devient le miroir d'une société qui tente d'inventer des formes d'équité dans la contrainte. De ces équilibres fragiles sont nés des paysages d'une beauté construite. Les versants de terrasses, fruits d'une agriculture patiente et d'une gestion minutieuse, témoignent d'un art du partage qui relie la nature, la technique et le sacré.

45 : Musée Mohammed VI de la Civilisation de l'Eau au Maroc.

46 : ADERGHAL Mohamed, GENIN Didier, HANAFI Ali, LANDEL Pierre-Antoine, et MICHON Geneviève (dir.), *L'émergence des spécificités locales dans les arrière-pays méditerranéens*, Marseille, Éditions IRD, 2021, p. 208.

47 : Ibid p 207

48 : Ibid p 209

Pendant mon séjour, plusieurs habitants m’ont parlé de l’ONG Migrations & Développement. Cette organisation franco-marocaine, fondée en 1986 par des marocains en collaboration avec des ingénieurs français, œuvre depuis plusieurs années pour soutenir les communautés les plus vulnérables des zones rurales, notamment dans les montagnes de l’Atlas et de l’Anti-Atlas. Son objectif : revitaliser la gestion collective des ressources naturelles, accompagner les pratiques agricoles durables et chercher à préserver l’équilibre fragile entre l’homme et son territoire face aux mutations climatiques et sociales. À travers leur travail, j’ai entendu les voix des habitants et les récits de ceux qui vivent directement les effets du changement climatique. Youssef, membre de l’organisation, témoigne :

« Il y a maintenant beaucoup moins de troupeaux. Autour des villages, il y avait des parcelles irriguées par des sources. Aujourd’hui, ces sources existent encore, mais leur débit a baissé. »⁴⁹

Quelques mots suffisent à traduire une atteinte à l’identité culturelle et au lien intime entre les communautés et leur territoire.

49 : Témoignage de Youssef, membre de l’ONG Migrations & Développement

50 : Témoignages d’habitants des zones rurales, travaillant en collaboration avec l’ONG Migrations & Développement.

51: Témoignage HATIMY Ali, «Le Maroc face à la crise de l’eau», Carrefour du Maghreb, RFI, 4 janvier 2025, 19min30.

52 : Ibid

53 : Puits de pompage au Maroc : forages modernes, souvent mécaniques, utilisés pour l’irrigation et l’alimentation en eau depuis les années 1970.

Les habitants de zones rurales eux-mêmes témoignent :

« Avant 1982, la pluie était rare, mais elle tombait. Depuis, on a remarqué un changement, avec des sécheresses très sévères. »⁵⁰

Ce glissement vers l’aridité transforme la vie quotidienne en une lutte constante pour chaque goutte d’eau. Les lits de rivière s’assèchent, les troupeaux disparaissent, et même les arbres résistent mais souffrent. Alors que l’agriculture et l’élevage deviennent de plus en plus incertains, de nombreuses familles se voient contraintes de dépendre des revenus de proches partis en ville ou à l’étranger. La migration, qui était autrefois une possibilité parmi d’autres, devient désormais une nécessité, dictée par la raréfaction de l’eau et l’impossibilité de vivre de la terre. À l’échelle urbaine, la crise hydrique se fait également sentir. À Casablanca, les habitants subissent des coupures nocturnes : l’eau n’est pas disponible entre 23h et 6 h.

« L’eau baisse la nuit et n’arrive pas au 3^{étage} des immeubles »⁵¹

explique un habitant. Pour s’adapter, certains stockent l’eau dans des barils de 30 litres et des bidons :

« Les toilettes doivent être utilisées avant 23 h. »⁵²
Selon Ali Hatimy, ingénieur agronome et membre de l’ONG Nitiidae, « l’eau est plus que jamais une priorité politique pour le Royaume marocain ». ⁵³
Les autorités multiplient les stations d’épuration et les projets de désalinisation.

Morocco Tetouan Farm 1986



Morocco Town tafraut 2000

Ce tarissement progressif de la ressource que j'ai pu observer transforme les villes. Les fontaines publiques par exemple qui autrefois étaient symboles d'abondance et convivialité, s'éteignent une à une. Leur murmure qui accompagnait la vie quotidienne dans les médinas, s'est tu. Selon le recensement effectué par l'Agence de densification et de réhabilitation de la Médina (ADER), Fès comptait autrefois près de 3500 fontaines dont la majorité sont aujourd'hui à sec, abandonnées ou encore en ruine.

Cet exemple n'illustre pas seulement la disparition d'un point d'eau mais celle d'un lieu de mémoire et de sociabilité. Les fontaines étaient des témoins silencieux des gestes du quotidien: les ablutions avant la prière, les rencontres entre voisins, les jeux d'enfants. Leur extinction marque un effacement du lien entre la ville et son eau. Cette mutation témoigne d'un changement de rapport symbolique à l'eau. Mais cette mutation n'est pas seulement liée au climat et à la sécheresse, elle est aussi le fruit d'une urbanisation rapide.



Morocco.Fez.The courtyard of the Zaouiya of Moulay Idriss 1993

La «modernisation» des infrastructures hydriques

Il est vrai qu'à Marrakech, j'ai ressenti plus d'une fois cette chaleur écrasante qui montait parfois jusqu'à cinquante degrés. J'y ai vraiment perçu la violence tangible du climat, du réchauffement climatique et la fragilité qu'il impose à la vie quotidienne marocaine. Mais en me renseignant davantage, j'ai compris aussi que cette crise hydrique ne se limitait pas à la question du climat. Elle est aussi le fruit d'une modernisation des infrastructures hydriques, politiques, pensée comme un progrès mais qui, parfois a rompu l'équilibre ancestral entre les hommes, la terre et l'eau. Là où les khattaras, les seguias s'inscrivaient dans une logique de partage et de transmission, les nouvelles politiques de gestion de l'eau ont introduit d'autres dynamiques, plus centralisées, plus techniques mais aussi plus fragiles face aux mutations profondes. Entre 1912 et 1956, Le Maroc était sous protectorat français. Pendant cette période, les autorités ont installé des puits de pompage⁵³ qui étaient destinés aux nouvelles cultures, aux communautés urbaines et à la production d'électricité.

"Au fur et à mesure que les populations augmentaient et que les besoins en eau augmentaient, les agriculteurs et les organisations de développement ont installé d'autres puits de ce type, dont beaucoup appartiennent à des particuliers, souvent au mépris des lois marocaines."⁵⁴



Village d'Aït Ben Haddou

Mais toutes ces nouvelles installations n'étaient pas sans conséquence:

*"Le pompage d'une telle quantité d'eau a abaissé la nappe phréatique et a provoqué l'assèchement des khattara ces dernières années."*⁵⁵

Le pompage intensif, combiné à l'aridification causée par le changement climatique de séchage, a incité de nombreuses familles en zones rurales à partir vivre dans les villes.

*"nombreux membres de la communauté de Saadi ont quitté les montagnes et se sont installés dans les villes. Des centaines de communautés rurales à travers le Maroc sont confrontées à une perte similaire d'accès aux veines invisibles qui ont soutenu leurs oasis de montagne."*⁵⁶

Les pompages intensifs n'ont pas été les seules nouvelles mesures politiques. Les premiers barrages ont aussi été construits dès le début du protectorat, comme celui de Sidi Said Maachou en 1929 sur l'Oum Er-Rbia. Dans les décennies qui suivent, d'autres grands ouvrages apparaissent : Bin el Ouidane (1949-1953), Al Massira en 1979, ou encore Al Wahda en 1997. A cette époque, ces immenses digues dressées contre le cours des rivières avaient un sens clair : elles promettaient de l'eau pour boire, de l'eau pour irriguer de nouvelles terres, de l'eau pour éclairer les foyers par l'électricité. Il s'agissait de vraies promesses de prospérité, comme des monuments modernes face aux incertitudes de la nature. Mais à mesure que les années ont passé, leur multiplication semble perdre ce lien originel. Ces murs de béton conçus pour soutenir la vie, semblent aujourd'hui se dresser comme des géants muets, vides de sens, complètement étrangers aux réalités des terres qu'ils assèchent en aval.



Séguias décoratives jardin Brumelle

54 : Robbin, Zoe H., « Les anciens canaux d'irrigation peuvent-ils arroser les cultures assoiffées au Maroc aujourd'hui ? La télédétection identifie des canaux vieux de 2000 ans qui pourraient fournir de l'eau à l'ère du changement climatique », Science, 19 septembre 2023

55 : Ibid

56 : Ibid



Lac de Lalla Takerkoust

58 J'en ai fait l'expérience en me rendant au lac de Lalla Takerkoust, au sud de Marrakech. On m'avait recommandé ce lieu comme une échappée verte, une retenue d'eau paisible à quelques kilomètres seulement de la ville. Au premier regard, le décor idyllique : une zone de baignade animée, des guinguettes où les touristes font la fête, et des jet skis fendant la surface de l'eau. Mais derrière cette carte postale se cache une autre réalité : ce que l'on appelle "le lac" n'est en fait qu'un barrage, l'un des plus anciens du Maroc, construit dans les années 1930. En s'éloignant de l'effervescence de l'arrivée, le paysage se transforme : de larges zones asséchées apparaissent, les berges désertées révèlent les cicatrices de l'eau manquante. Le contraste me semble brutal, presque dérangent. Sur le chemin du retour encore marquée par cette ambivalence, j'écoute un podcast pour tenter de comprendre ce que mes yeux avaient perçu sans pouvoir l'expliquer. Je découvre la voix d'Hassan un habitant de la région, il explique:

"les autorités ont coupé l'accès au barrage pour les agriculteurs, afin de préserver en priorité l'alimentation en eau potable de Marrakech. En juillet 2024, seuls 10 % des volumes stockés dans les barrages marocains étaient encore réservés à l'agriculture." ⁵⁷

La végétation alentour se raréfie, et les terres s'assèchent. Faute d'accès officiel à l'eau, certains paysans contournent les restrictions :

"Nous installons des pompes directement dans la rivière, ou forons nous même dans les nappes phréatiques, déjà surexploitées." ⁵⁸

Le constat est alarmant : *"90 % de l'eau au Maroc est utilisée pour l'irrigation agricole. L'extension des surfaces cultivées ralentit la recharge des nappes et accentue leur épuisement. On estime que 90 % des 3 700 puits agricoles sont illégaux, et que les nappes s'affaissent de 1 à 3 mètres par an. Depuis 2010, les retenues des barrages ne se remplissent plus qu'aux trois quarts, et seulement lors des années pluvieuses. Or, la sécheresse est devenue la norme, et les projections annoncent jusqu'à 40 % de précipitations en moins dans certaines régions, tandis que l'évaporation des eaux de surface s'accroît."* ⁵⁹

57 : HATIMY Ali, «Le Maroc face à la crise de l'eau», Carrefour du Maghreb, RFI, 4 janvier 2025, 19min30

58 : Ibid

59 : Ibid

Dans ce contexte la question que je me pose est la suivante : Faut-il vraiment multiplier les barrages alors que même les agriculteurs manquent d'eau pour arroser leurs cultures ? Cette politique interroge: le fait d'augmenter les barrages et les puits peut-il encore réellement répondre à la crise hydrique, ou ne fait-il qu'accentuer la rupture entre la ressource et ceux qui en dépendent au quotidien? Pourquoi le gouvernement semble-t-il parfois insensible à ces réalités et y aurait-il une dimension politique cachée derrière ces choix ? Comme le rappelle le podcast L'Afrique et le Maroc au goutte à goutte de Hassan Lamrani, podcast de la durabilité, le Maroc a historiquement intégré l'eau dans ces politiques:

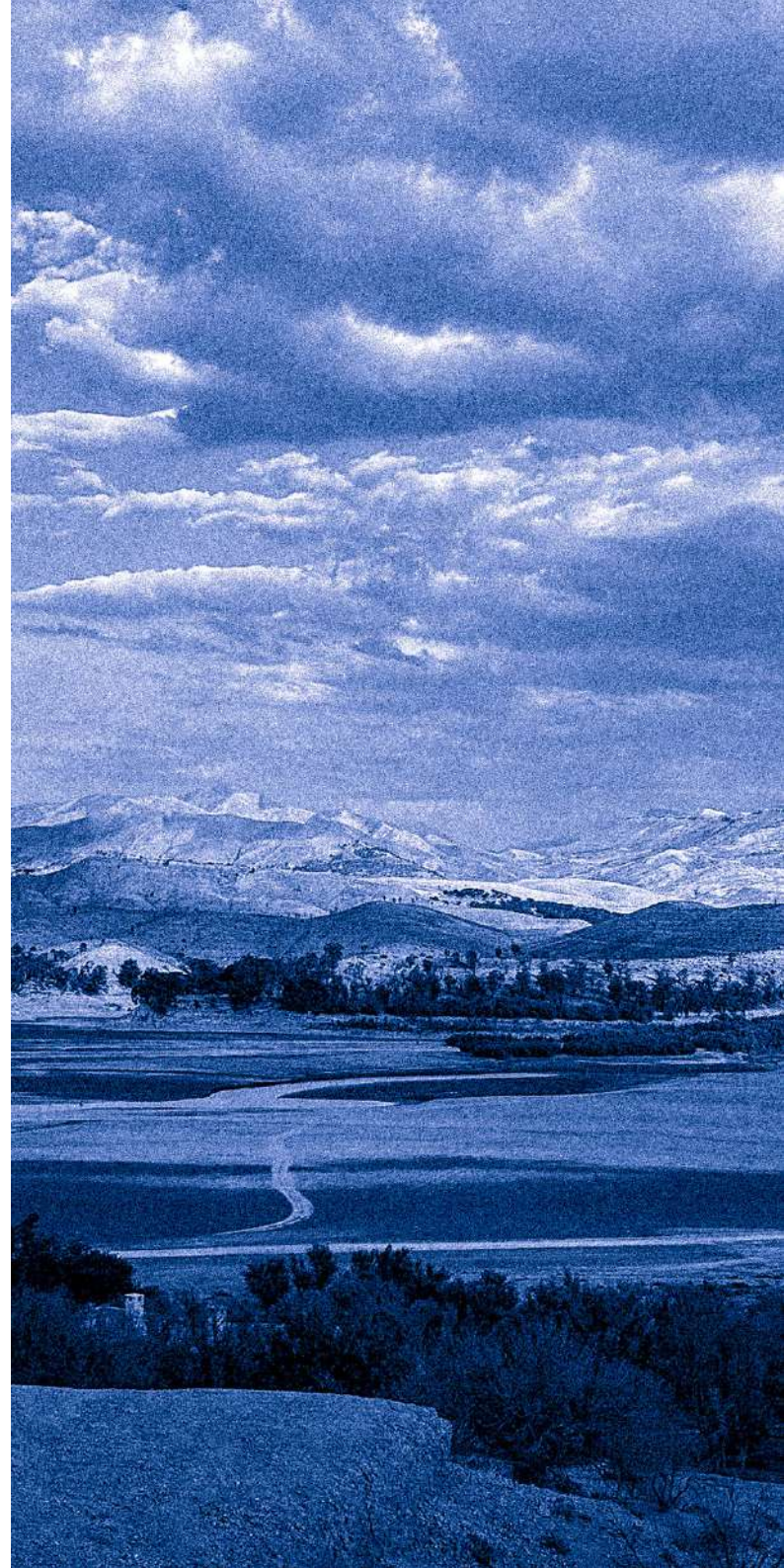
"Gouverner, c'est faire pleuvoir de l'eau" ⁶⁰

Ce podcast évoque les barrages sous Hassan II et les projets de désalinisation sous Mohamed VI. Cependant, on peut se demander si l'exploitation des nappes phréatiques par l'agriculture intensive, notamment pour les cultures d'exportation comme les tomates, agrumes ou avocats, ne devient-elle pas de plus en plus insoutenable?

« La moitié des irrigations provient d'eaux souterraines, qui peuvent être renouvelables si elles sont pompées à un moment raisonnable, mais aujourd'hui certaines exploitations dépassent cette limite ». ⁶¹

60 : LAMRANI Hassan, «Stress hydrique : l'Afrique et le Maroc au goutte à goutte», Le Podcast de la durabilité, Medi1PODCAST, 2024, 14min20.

61 : Ibid



Lac de Lalla Takerkoust

Aujourd'hui l'urbanisation rapide, conjuguée à la sécheresse, bouleverse complètement les équilibres anciens. À Marrakech par exemple, le système de khetaras qui guidait l'eau jusqu'aux bassins, s'effondre peu à peu, remplacé par des pompages intensifs qui épuisent les nappes phréatiques. L'eau n'est plus une source de partage mais un bien rare, contrôlée, souvent monétisée. Le prix de l'eau, autrefois gratuite dans les fontaines, s'impose désormais comme une nouvelle frontière sociale. Dans cette tension entre mémoire et urgence, l'effacement de l'eau dans les villes marocaines n'est pas seulement une conséquence climatique : c'est une crise culturelle et spatiale.

Comment se fait-il qu'en tant que touriste, lors de mes premiers voyages, je n'ai jamais remarqué ces contradictions frappantes? Tente-t-on de les dissimuler au regard du monde, offrant une image de prospérité et d'abondance là où la sécheresse et la pénurie demeurent invisibles? L'eau ne serait-elle pas détournée à des fins plus touristiques, au lieu d'être distribuée équitablement aux habitants locaux?

De l'eau sacrée des fontaines à celle captée par les infrastructures modernes, un glissement s'opère : l'eau quitte peu à peu le domaine du commun pour devenir marchandise et spectacle. Ce processus atteint son paroxysme dans les espaces touristiques, où se rejouent, sous une apparente abondance, les inégalités et les tensions d'un pays en crise.



Musée Yves Saint Laurent



L'EAU COMME ENJEU TOURISTIQUE :

entre appropriation, privatisation et injustice hydrique

L'EAU COMME ENJEU TOURISTIQUE :

entre appropriation, privatisation et injustice hydrique

Mise en tourisme et héritage colonial

64 Comment cette ressource autrefois sacrée dans la culture marocaine, aujourd'hui source de pénuries et de conflits, est-elle devenue un objet de marchandise et de spectacle ? C'est d'ailleurs à travers mon propre regard de touriste que j'ai d'abord découvert l'eau au Maroc. Cette eau est devenue décor, mise en scène dans un imaginaire façonné par le tourisme. Mais derrière cette image d'abondance se révèlent des fractures et des tensions plus profondes. Pour comprendre comment ce pays, autrefois structuré par une relation spirituelle et collective à l'eau, en est venu à faire de cette ressource un objet de consommation et de distinction, il faut revenir en arrière au moment où s'est imposé le regard colonial, fondateur d'un certain imaginaire du Maroc.

Le tourisme du Maroc s'inscrit d'abord dans une logique coloniale de mise en ordre et de mise en scène du territoire. Comme l'explique Malik Chebahi dans son L'ouvrage Mise en tourisme en colonisation en Méditerranée : Récits, sites et architectures⁶². Le tourisme colonial au Maroc n'était pas seulement un divertissement pour colons, mais un instrument de domination symbolique : il permettait de façonner une certaine image du pays conquis, d'en contrôler la narration et d'en valoriser les ressources naturelles à des fins économiques et politiques.

Le protectorat français au Maroc, instauré en 1912, a été un modèle de gouvernance coloniale. Le résident général Lyautey a mis en place cette politique dans le but de contrôler efficacement le pays. Le tourisme a joué un rôle clé dans cette stratégie. En mettant en place différentes infrastructures touristiques et en promouvant l'image d'un Maroc "pacifié" et "modernisé", les autorités coloniales ont cherché de cette manière à légitimer leur présence et à renforcer leur emprise sur le territoire. Les récits de voyage des Français au temps du protectorat illustrent bien cette vision : souvent empreints d'exotisme et de condescendance, ils contribuaient à façonner une image idéalisée du Maroc, tout en occultant les réalités de la domination coloniale.

« Les récits de voyage nourrissent l'imaginaire exotique, source d'inspiration pour les représentations et facteur d'influence sur les pratiques touristiques. Cette représentation de l'image touristique sur les lieux marqués par l'altérité, et qui est une composante identitaire caractéristique de ceux qui font ces périples, guide le modelage des lieux mis en tourisme.»⁶³

Au Maroc, cette mise en scène du paysage passe notamment par l'eau : les jardins, les oasis et les bains publics deviennent des espaces d'appropriation visuelle et culturelle. L'eau, autrefois ressource communautaire et spirituelle, est convertie en décor et en ressource de loisirs. De nombreux architectes français durant le protectorat tels que Henri Prost, Albert Laprade ou Maurice Tranchant de Lunel, ont profondément influencé la morphologie urbaine du Maroc moderne.



62 : CHEBAHI Malik, *Mise en tourisme et colonisation en Méditerranée. Récits, sites et architectures*, Milan, Silvana Editoriale, 2025.

Bassin jardin Beldi

63 : AIT Nacer, Mohamed, et Khalid Benamara. « La mise en tourisme du Maroc dans les récits des explorateurs : Période entre le XVI^{ème} et le XIX^{ème} siècle ». *International Journal of Innovation and Applied Studies* 16, no. 4 juin 2016

66 Ils ont introduit un urbanisme hiérarchisé, où les quartiers européens disposaient de l'eau courante, de fontaines ornementales et d'espaces verts irrigués, tandis que les médinas marocaines restaient souvent privées d'infrastructures modernes. Cette dissymétrie spatiale traduit un imaginaire colonial où la maîtrise de l'eau devient synonyme de modernité, de rationalité, et donc de légitimité à gouverner. L'eau y est autant un outil de contrôle qu'un symbole de civilisation.

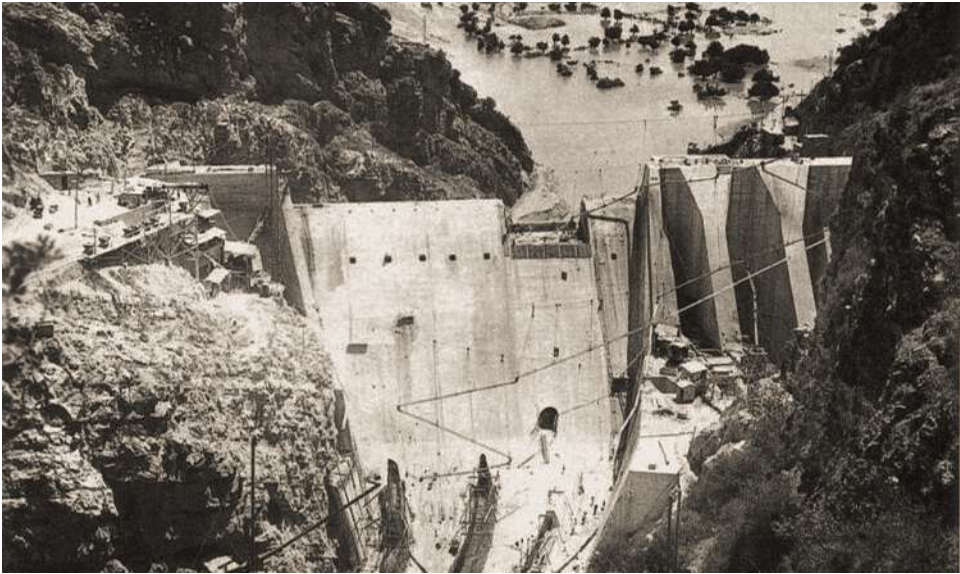
« La maîtrise de l'eau, au Maroc, fut d'abord celle du pouvoir »⁶⁴

L'exemple du Haouz de Marrakech, étudié par Mohamed El Faïz, illustre pour moi parfaitement la continuité entre projet colonial et politique hydraulique post-indépendance. Le Haouz de Marrakech est un territoire où l'eau raconte une histoire assez complexe, celle d'un rêve technique qui a fini par effacer la voix des paysans. Dans son analyse, Mohamed El Faïz illustre la manière dont la modernisation hydraulique, d'abord coloniale, puis post-indépendance à imposer des logiques d'ingénieurs au détriment des savoirs ancestraux et rythmes de la vie locale.

Dès le début du XXe siècle, la plaine de Haouz devient le "laboratoire" de "la grande hydraulique": barrage monumentaux, canaux massifs, transferts d'eau à grande échelle. La nature, autrefois partenaire des hommes, est désormais perçue comme une matière à dompter. L'eau, qui fut longtemps partagée, sacrée, vivante, devient un instrument de productivité. Les barrages et canaux servent les cultures destinées à l'exportation, tandis que les savoirs paysans s'effacent. El Faïz parle d'une « agriculture sans paysans », un monde où les décisions se prennent loin des terres et des hommes, où les communautés rurales semblent devenir des fantômes au bord des canaux :

« La place fut longtemps occupée par les techniciens qui intervenaient à tous les échelons de l'administration hydro-agricole, laissant peu d'initiative aux paysans. »⁶⁵

A travers ces descriptions, je comprends que cette domination technique transforme complètement le paysage social autant que le paysage physique. Les vieux rythmes de l'eau, l'irrigation au fil des saisons, les négociations collectives sont remplacées par des calendriers, des chiffres et des calculs qui ignorent l'aspect humain du territoire.



Construction du barrage d'El Kansera 1927

Pour El Faïz, repenser l'aménagement n'est pas une question de rejet de la technique, mais de réconciliation. Il appelle à un « ménagement du territoire », à un geste d'ingénierie qui écoute autant qu'il construit, qui dialogue avec la mémoire des hommes et la mémoire de l'eau :

« L'aménagement ne réussit, en définitive, que lorsqu'il s'accompagne d'une certaine dose de « ménagement du territoire ». » « La question de l'eau ne se réduit pas à un simple transfert de techniques. Elle constitue une affaire trop sérieuse pour rester du domaine exclusif des ingénieurs. »⁶⁶

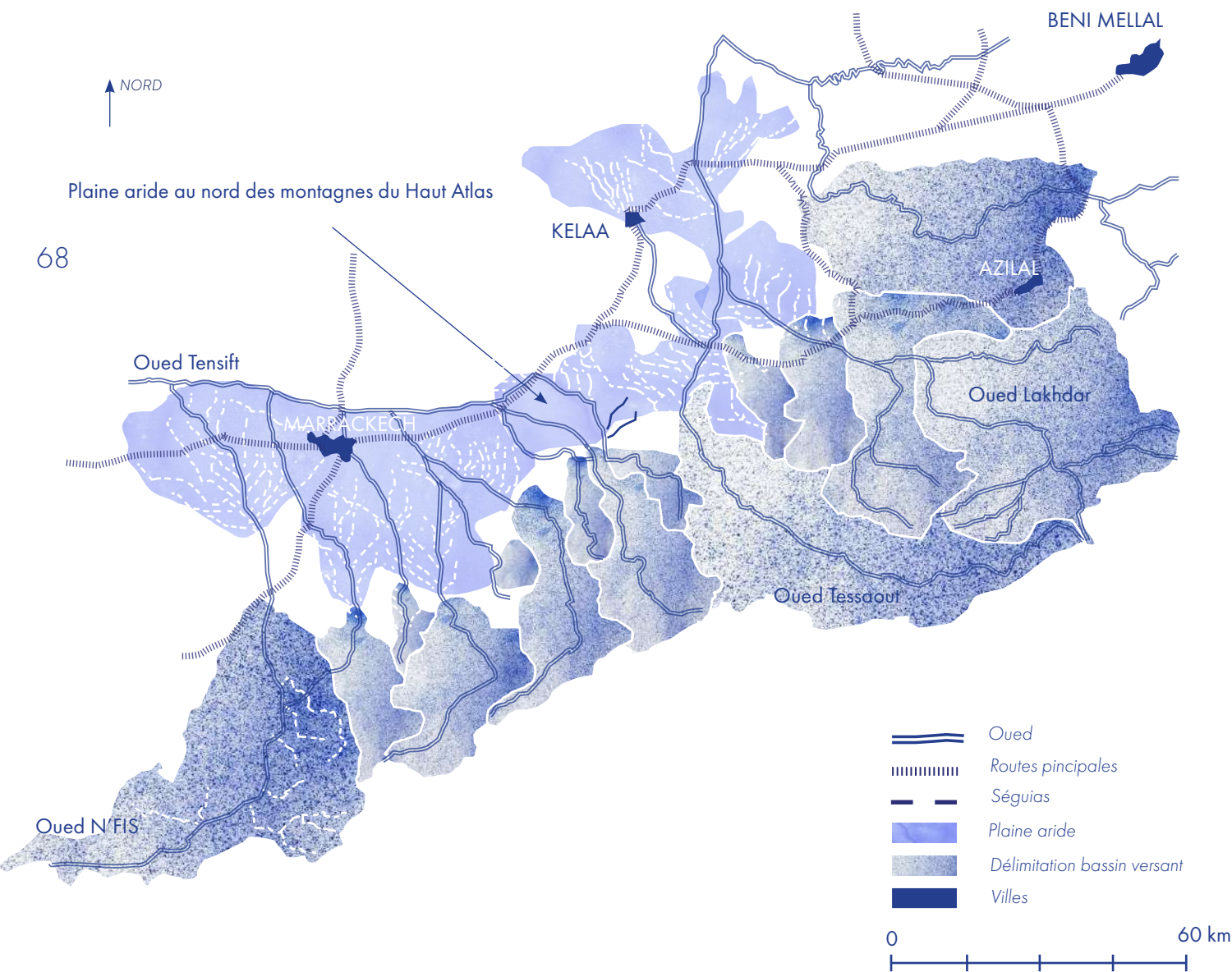
64 : EL FAÏZ Mohamed, « La grande hydraulique dans le Haouz de Marrakech : fascination technologique et émergence du pouvoir des ingénieurs »

65 : Ibid p66

66 : ibid p66

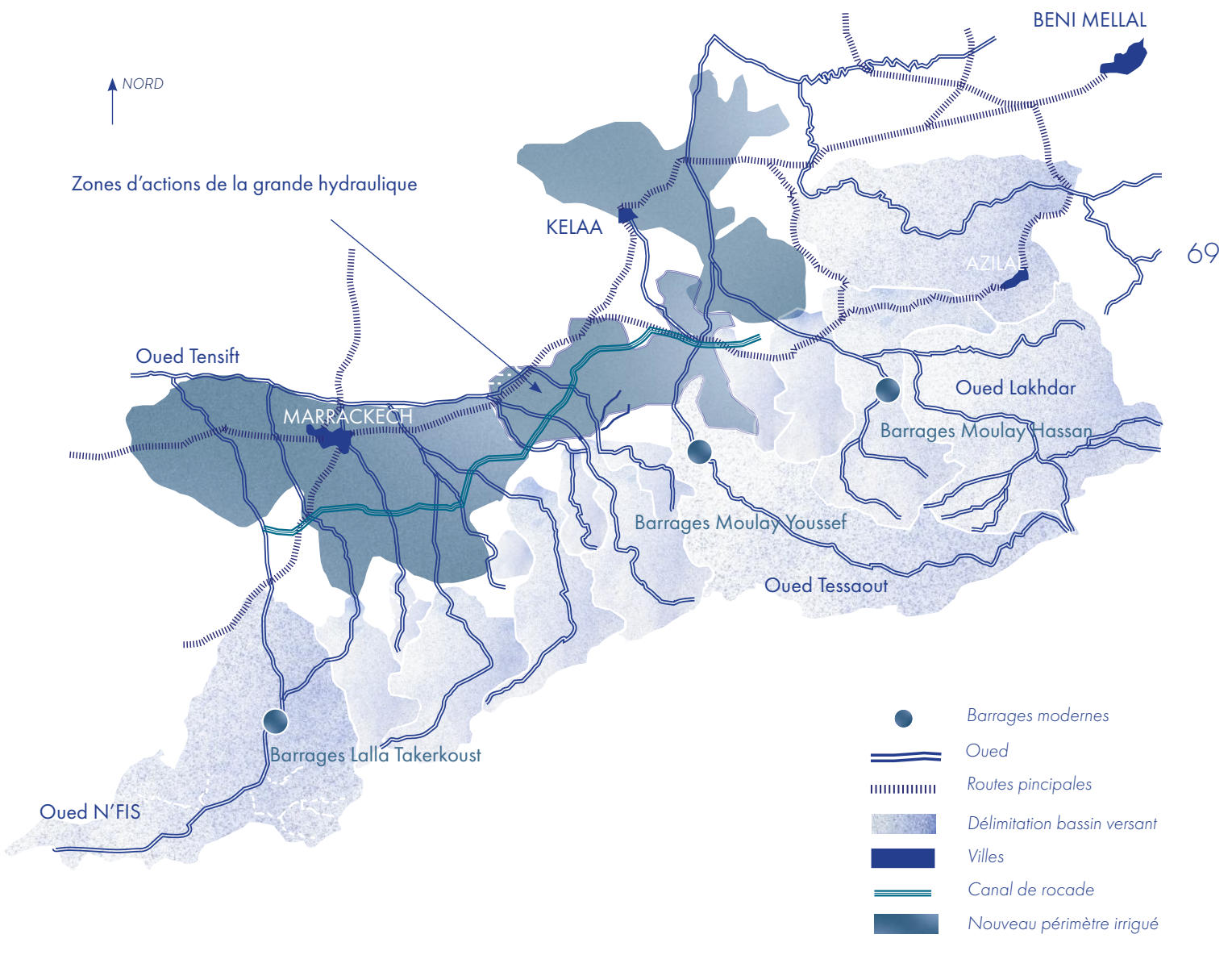
Plan de la plaine du Haouz avant la grande hydraulique

les douze principales rivières alimentant les zones agricoles grâce aux systèmes d'irrigation traditionnels.



Plan de la plaine du Haouz après la grande hydraulique

vision nouvelle et simplifiée de la grande hydraulique à la fin du XXe siècle



Lire le Haouz aujourd'hui, c'est percevoir cette tension : le gigantisme des infrastructures, la puissance des barrages, mais aussi les absences qu'ils laissent derrière eux, l'effacement des savoirs, la fragilité des communautés, la poésie des gestes anciens perdus. C'est comprendre que la modernité imposée d'en haut n'est jamais neutre et que chaque goutte d'eau transportée raconte une histoire de pouvoir, d'oubli et de résistance. L'héritage colonial se reflète également dans la façon dont l'eau est mise en scène, empruntant des références et des modèles issus des pays colonisateurs, par exemple dans la mise en tourisme de l'eau thermale, symbole à la fois de soin et de prestige. Dès le protectorat, les stations comme Moulay Yacoub ou Sidi Harazem furent adoptées et pensées sur le modèle des stations françaises.



Complexe des thermes de Sidi Harazem

L'héritage colonial se lit dans la manière dont l'eau thermale est mise en scène, comme si chaque source devait désormais porter l'empreinte d'un modèle étranger. Comme le souligne Robert P. Ambroggi dans Histoire de l'eau:

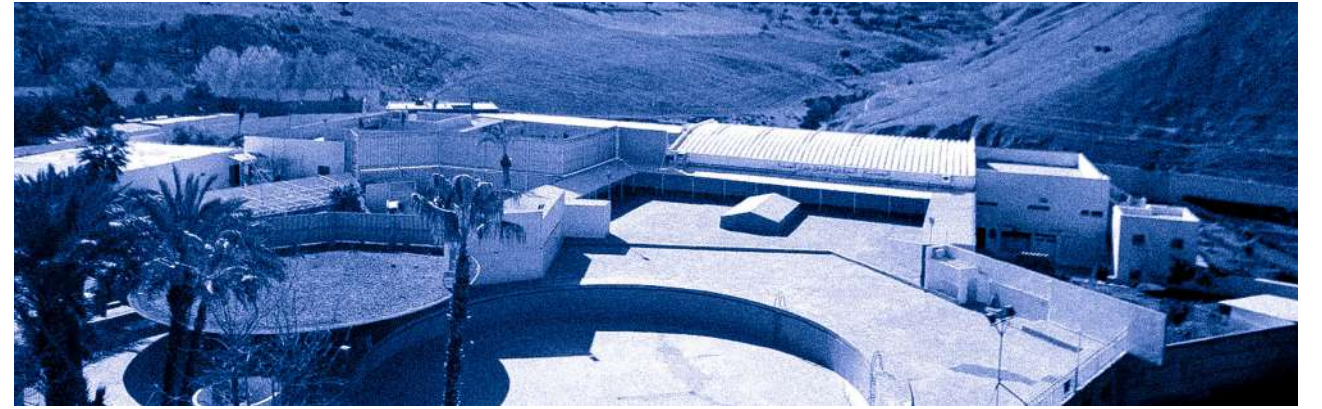
« Le thermalisme demeurera fondamental au Maroc pour longtemps car, par expérience, il constitue la meilleure médecine du pauvre, parce que la plus économe et la plus efficace. Aïn-Allah du domaine royal en confirmait la preuve, puisque l'établissement thermal qu'elle alimentait, construit par le Roi pour la population, ne désemplissait jamais ».⁶⁷

Autrefois le thermalisme était le refuge des populations rurales, lieu de guérison et de répit, comme Moulay Yacoub. Malheureusement ces lieux ont progressivement été transformés en vitrine internationale. Pour Moulay Yacoub par exemple, sous le règne de Hassan II, et avec le soutien du roi Fahd d'Arabie Saoudite, la station fut modernisée : forage profond, captage inspiré des techniques pétrolières, aménagements pour attirer un tourisme étranger. L'eau, jaillissant à 45°C, se mua en spectacle et en ressource économique, traduisant un déplacement du soin collectif vers la marchandisation. Ambroggi note :

« Moulay Yacoub devint la vitrine du thermalisme international et marocain. Une publication à l'Académie du Royaume du Maroc fournit le détail de l'opération. Plus tard, la ville thermale d'Aix-les-Bains en France s'inspira avec succès du mode de captage »⁶⁸

67 : AMBROGI Robert, Histoire de l'eau, thèse, Académie du Royaume du Maroc, Rabat, 2006, p. 95

68 : Ibid



Complexe des thermes de Sidi Harazem abandonné aujourd'hui

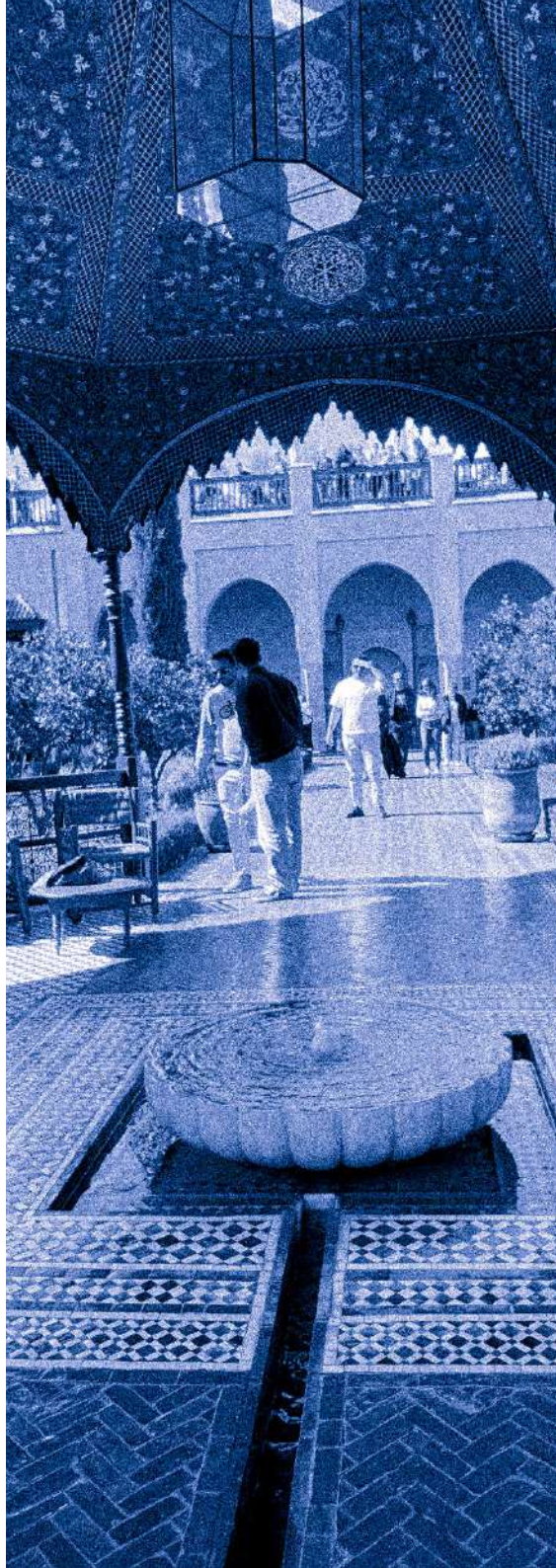


Source de Moulay Yacoub, dans les années 1910

Aujourd'hui, l'eau thermique est à la fois mémoire et enjeu : mémoire d'un soin populaire et accessible, enjeu d'un tourisme international où la beauté et la puissance de l'eau sont codifiées, médicalisées, privatisées. Elle incarne ce paradoxe du Maroc postcolonial : la source jaillit toujours, mais le goût de l'eau, sa liberté, se négocient désormais à travers le regard du visiteur et la valeur marchande qu'on lui attribue. Dans ce reflet mouvant, l'eau devient le miroir des tensions entre héritage, appropriation et inégalités : elle soigne encore, mais elle éduque aussi à la fracture sociale et à la beauté codifiée. Je me suis rendue compte qu'aujourd'hui dans les discours et les murmures que cette histoire coloniale et post-coloniale de l'eau et du tourisme continuait de structurer les inégalités. Des infrastructures pensées pour le prestige, la productivité ou le bien-être des visiteurs coexistent avec des villages où les habitants peinent à accéder à une eau potable régulière. L'eau devient à présent le miroir d'une fracture persistante qui illustre des inégalités entre résidents et touristes.



Moulay Yacoub 2018



Les inégalités d'accès à l'eau : entre résidents et touristes

L'eau qui n'est plus partagée, devient ici un marqueur d'inégalités. Comme nous l'avons vu précédemment, les conséquences sur les habitants des zones urbaines et rurales sont dramatiques. Dans les différentes oasis et vallées marocaines, elle sépare désormais ceux qui vivent sur le territoire de ceux qui le traversent. Après avoir observé comment le colonialisme a fait de l'eau un décor touristique, j'ai essayé de comprendre comment cette ressource, si rare, se trouve aujourd'hui accaparée par le tourisme, comme si le luxe des uns devait s'abreuver de la soif des autres.

Au Maroc, pays qui, rappelons-le, est en stress hydrique chronique, chaque goutte compte. Du côté des habitants, ceux qui vivent au Maroc au quotidien, l'eau semble s'être effacée peu à peu du paysage familial. Dans les campagnes, les puits se vident, les nappes s'épuisent, les oueds s'assèchent, autant de signes d'un territoire à bout de souffle. J'ai alors posé la même question à différents habitants :

« Avez-vous remarqué des différences d'accès à l'eau ou des restrictions depuis quelques années ? »⁶⁹

les réponses furent unanimes:

« Oui, le stress hydrique lié aux faibles précipitations et à la sécheresse a rendu l'accès à l'eau plus difficile. On observe des coupures dans certaines zones, l'assèchement de puits dans les campagnes, et un épuisement des nappes phréatiques, ce qui a un impact direct sur la vie quotidienne et l'agriculture. »

« À Casablanca, le débit de l'eau est réduit la nuit. Dans tout le Maroc, on constate une pénurie d'eau qui affecte la vie quotidienne et l'agriculture. »

« Oui, surtout durant ces dernières années, on a senti que l'eau était moins abondante et parfois plus difficile à gérer. »

« Les oueds et petites rivières s'assèchent, les lacs artificiels sont à des niveaux très bas, et la fonte des glaciers est rapide et courte à cause du réchauffement climatique. Cela affecte directement la disponibilité de l'eau pour les populations et l'agriculture. »

69 : Entretiens réalisés lors d'un stage de 5 mois au Maroc entre mai 2025 et Septembre 2025.

70 : DESVALLÉES Lise, RIVIÈRE-HONEGGER Anne et TABARLY Sylviane, « Quelles équités pour l'approvisionnement en eau des populations au Maroc ? L'exemple des fontaines à Marrakech », Géoconfluences Dossier : Le développement durable, approches géographiques, publié le 18 octobre 2011.

71 : Ibid

72 : Ibid

Ces voix, venues des villes comme des vallées, racontent une même réalité : celle d'une eau devenue rare, presque fantomatique. L'eau n'est plus un bien partagé, mais une ressource comptée, mesurée, parfois rationnée. Les habitants, eux, apprennent à composer avec le manque, à adapter leurs gestes, à vivre avec l'attente d'un retour du flot.

« À Marrakech, 17% des habitants ne bénéficient pas du réseau d'eau municipal, principalement parce que le coût du branchement au réseau d'eau qui est à leur charge est trop élevé. »⁷⁰

Déjà en 2011 pour le gouvernement et d'après la Régie autonome de distribution d'eau et d'électricité de Marrakech (RADEEMA), la rationalisation de l'eau dans la zone urbaine passe par la fermeture des fontaines. Pour gérer la crise hydrique, on empêche les habitants d'avoir accès à un bien commun: l'eau

« La fermeture d'une fontaine laisse les populations qui l'utilisent dans l'embarras. Le Conseil de Ville en est conscient mais on peut formuler l'hypothèse que la fermeture des fontaines peut inciter les habitants à quitter les locaux insalubres. »⁷¹

« Jusqu'à 2009, ces habitants prenaient de l'eau pour leurs besoins quotidiens à la fontaine la plus proche. Avec sa fermeture, ils dépendent de l'eau apportée par des camions-citernes pour leurs besoins domestiques et de la charité des commerces voisins pour l'eau potable. L'eau est stockée dans des bidons ». ⁷²

Mais qu'en est-il du côté des touristes ? Par rapport à l'exemple vu précédemment, les consommations en eau liées au tourisme sont beaucoup plus importantes que celles des fontaines.

“L'exemple des terrains de golf est parlant. L'ensemble des fontaines de Marrakech consomme 390 000 m³ d'eau par an. Un golf de 18 trous à Marrakech, autour de 1,3 millions de m³, soit près de quatre fois plus. Ils sont au nombre de trois aujourd'hui, et le Conseil de Ville a donné son autorisation pour la construction de 17 nouveaux terrains. En centre-ville, les riads, maisons traditionnelles transformées en résidences pour touristes ou acquises par des résidents saisonniers sont de plus en plus équipées de piscines”⁷³

Leur rapport à l'eau semble presque inversé, comme si les touristes évoluaient dans un autre monde, à quelques kilomètres seulement. Dans les riads, les piscines débordent ; dans les resorts, les pelouses sont arrosées à l'aube ; dans les hammams des hôtels, l'eau coule sans qu'on en mesure la rareté. Ici, l'eau n'est plus rare : elle est scénographie, mise en scène pour apaiser, séduire, rafraîchir. Comme le rappelle Simon Martin.

« l'eau est non seulement rare mais aussi inégalement répartie. Elle est donc à la base de la survie humaine, agricole et économique »⁷⁴

73 : DESVALLÉES Lise, RIVIÈRE-HONEGGER Anne et TABARLY Sylviane, « Quelles équités pour l'approvisionnement en eau des populations au Maroc ? L'exemple des fontaines à Marrakech », *Géoflèches Dossier : Le développement durable, approches géographiques*, publié le 18 octobre 2011

74 : MARTIN Simon. *Influence du tourisme sur la gestion de l'eau en zone aride : Exemple de la vallée du Drâa (Maroc)*. mémoire de licence en géographie, sous la direction du professeur E. Reynard, Lausanne, Université de Lausanne, Institut de Géographie (IGUL), 2006.

Photographie Jardin des Douars



Desert Agafay

Pourtant tandis que les habitants subissent rationnement et coupures, les hôtels de luxe, eux, continuent d'offrir piscine turquoise et hammams parfumés. Cette contradiction semble pour moi au cœur du paradoxe touristique.

« Le tourisme dans le Pré Sahara marocain, comme dans bien d'autres zones arides, repose sur une contradiction fondamentale : le touriste est attiré par le désert, incarnation d'une aridité extrême, mais il n'adapte pas pour autant sa consommation d'eau aux conditions locales. Piscines et douches quotidiennes ne sont qu'une importation parmi d'autres de comportements étrangers à ceux de la population locale ».⁷⁵

À mon sens le désert devient un mirage inversé : on y vient pour contempler le vide, mais on exige la profusion. L'aridité autrefois apprivoisée par des savoirs hydrauliques ancestraux, est née des logiques d'abondance artificielle.

Dans la vallée du Drâa, qui reçoit à peine 150 mm de pluie par an, l'eau a toujours été pensée comme un bien commun, distribuée comme vue précédemment selon des systèmes collectifs, où chaque famille recevait sa part selon un ordre de solidarité et de mesure.

Mais ce modèle s'effrite:

« Le tourisme bouleverse le tissu social, l'économie traditionnelle et l'environnement naturel. La principale victime de ces changements est le système traditionnel de gestion, basé sur le partage équitable de l'eau et la responsabilité individuelle. La disparition d'un système bien adapté à son environnement entraîne un important gaspillage de l'eau ».⁷⁶

75 : Ibid

76 : Ibid

Dans cette région, comme ailleurs dans le pays, le développement touristique ne profite que peu aux habitants. Pendant ce temps le pays voit les puits s'assécher, les palmiers mourir et les terres se transformer en parking.

« Les profits engendrés par le tourisme ne bénéficient qu'à quelques individus. Dès lors, on peut conclure que le développement touristique coûte actuellement plus qu'il ne rapporte à l'ensemble de la société. Comme le remarque avec raison un responsable local du tourisme, en parlant de la destruction de la palmeraie : On perd beaucoup par rapport à ce que l'on gagne... »⁷⁷.

78

Ce déséquilibre montre bien que le Maroc s'inscrit dans une logique de modernisation héritée du Protectorat. L'Etat continue de promouvoir le tourisme comme moteur de croissance économique.

On peut parler d'un objectif avant tout quantitatif" Selon le plan Azur projet touristique et d'aménagement balnéaire lancé par le Maroc au début des années 2000 visant à accueillir dix millions de touristes. Peu importe si, derrière les murs blancs des resorts, les habitants de Zagora ou de M'Hamid doivent rationner leurs seaux d'eau. Détournée de sa vocation nourricière, celle-ci est transformée en or bleu pour le confort des touristes.

77 : MARTIN Simon. *Influence du tourisme sur la gestion de l'eau en zone aride : Exemple de la vallée du Drâa (Maroc)*. mémoire de licence en géographie, sous la direction du professeur E. Reynard, Lausanne, Université de Lausanne, Institut de Géographie (IGUL), 2006.



Fez Fontaine Medina.2001

79

Cette fracture n'est pas qu'économique : elle est symbolique. Elle traduit un basculement culturel profond, où l'eau cesse d'être un lien social pour devenir une marchandise. Mais dans le murmure des palmeraies, il reste des voix pour dire la mémoire de l'eau, pour rappeler que l'eau n'appartient à personne.

Ces inégalités d'accès révèlent plus qu'un simple déséquilibre matériel : elles racontent une transformation du rapport à l'eau. De ressource vitale à objet de consommation, de mémoire collective à un instrument de marchandisation, l'eau change de statut.

Vers un détournement des usages, une muséification ?

Lorsque je suis arrivée à Marrakech, j’ai tout de suite été frappée par l’image des bassins et des fontaines. Ces espaces autour de l’eau, sublimés jusqu’à l’illusion, sont magnifiés comme des décors : La quiétude d’un bassin, la fraîcheur illusoire d’un jet d’eau, le murmure d’une fontaine... Autant d’éléments qui paraissent davantage être conçus pour être vus que pour être vécus. C’est cette ambivalence qui m’a poussé à écrire ce mémoire pour comprendre, explorer la place de l’eau dans la société marocaine. J’ai choisi de l’appréhender à la fois comme une ressource et comme un usage, un lien social et spirituel. Ces premières pistes de réflexion m’ont peu à peu conduite vers des enjeux plus larges: ceux des crises climatiques, de l’histoire coloniale, de l’injustice et des inégalités.

Je réalise aujourd’hui que je suis de retour au point de départ. Me voici face à la réalité, celle que j’ai vu en arrivant celle qui m’a encouragée à comprendre la place de l’eau. J’ai compris son usage non seulement dans l’architecture ou la nature, mais dans la vie des gens, dans leur usage quotidien, dans leur relation à l’autre. Mais aujourd’hui ce que je vois et ce que j’entends, c’est un objet de muséification déconnecté des réalités locales. Les Marocains font face à un détournement des usages. J’ai demandé à plusieurs personnes de me dire ce qu’il restait des usages culturels de l’eau au Maroc ? Lors de mes entretiens, les réponses ont été éclairantes:

Q : Y avait-il des lieux particuliers autour de l’eau ? Sont-ils toujours utilisés aujourd’hui?
YB : Certaines fontaines décoratives existent dans les places publiques. Elles sont encore là aujourd’hui, mais servent surtout d’éléments esthétiques, pas vraiment utilisés au quotidien.

Q3 : Y avait-il des lieux particuliers autour de l’eau (fontaines, bassins, puits, lavoirs) ? Sont-ils toujours utilisés aujourd’hui ?
SJ : Oui, il y avait des puits et des lavoirs dans le village, qui servaient à la fois aux besoins domestiques et aux échanges sociaux. Aujourd’hui, la plupart ne sont plus utilisés pour leur fonction initiale. Certains subsistent comme vestiges patrimoniaux, mais leur usage quotidien a presque disparu.

Q10 : Selon vous, certains éléments liés à l’eau sont-ils devenus des éléments de muséification pour les touristes ?
SJ : Oui. Les cascades comme celles d’Ouzoud, les fontaines traditionnelles des anciennes médinas, sont aujourd’hui valorisés comme patrimoine. Ils sont intégrés dans les circuits touristiques et présentés comme des éléments historiques au détriment de leur usage local.⁷⁸



Fontaine jardin Majorelle



Patio Riad Médina Marrackech

78 : Entretiens réalisés lors d’un stage de 5 mois au Maroc entre mai 2025 et Septembre 2025



Jardin Beldi

Ces paroles résument une réelle altération : l'eau, symbole de vie, se transforme en image. Le lieu spirituel, pratique, collectif devient lieu contemplatif. La fontaine n'est plus le lieu de l'ablution charitable, mais l'élément d'un parcours touristique.

À la lumière de tous les éléments examinés précédemment, on ne peut que constater comment l'eau s'est transformée en objet décoratif, complètement muséifié. L'état des lieux est tel, de mon point de vue, que les hôtels, les riads, les resorts s'approprient l'eau. Tout est pensé comme une image de carte postale, pour le regard du visiteur, pour l'expérience exotique. Finalement qu'est ce qui a changé depuis l'époque coloniale et les récits d'exotisme ? Aujourd'hui, dans ce paysage touristique, l'eau est aussi une ressource. Le besoin de fraîcheur, le bassin, le jardin vert dans le climat aride reflète des modes de tourisme occidentaux : tout cela entraîne des usages intensifs de l'eau, parfois détachés des réalités locales. Le décor attire et consomme.

Comme nous l'avons évoqué précédemment au sujet des fontaines de Fès, il est frappant de constater l'abandon progressif des fontaines urbaines pourtant si nombreuses autrefois. À Fès, où l'on comptait près de 3 500 fontaines publiques, de nombreuses structures ont été laissées à l'abandon ou tombent aujourd'hui en ruines. Le recensement réalisé par l'Agence de Densification et de Réhabilitation de la Médina (ADER) révèle une dégradation avancée. Ces fontaines ont perdu leur fonction initiale de lieux de rassemblement et d'échange, et sont devenues de simples vestiges d'un passé révolu. Comment expliquer que la population, le gouvernement, les architectes marocains soient restés si peu mobilisés devant la détérioration de ces lieux ? Mais ce n'est pas réellement le cas, puisque plusieurs initiatives de réhabilitation et de restauration ont vu le jour, portées par des architectes et urbanistes soucieux de préserver le patrimoine et la mémoire de ces lieux. Pourtant, la majorité de ces fontaines restaurées s'insèrent désormais dans des projets touristiques.



Jardin Majorelle

Elles deviennent davantage des éléments décoratifs que des lieux vivants. Ce sont des témoins d'une mémoire collective devenue spectacle pour les visiteurs. Les habitants, eux, s'éloignent de ces fontaines, reléguées au rôle de reliques admirées pour leur beauté et leur valeur historique, mais déconnectées de l'usage quotidien. Restaurer et valoriser pour un tourisme est louable en soi, mais ces fontaines deviennent "pour qui ?" et "pourquoi ?". Si c'est pour un marché, pour un décor, alors l'usage communautaire se fragilise.

Ce mémoire m'a fait me questionner sur la place d'une ressource vivante dans l'architecture. Parfois des éléments indispensables à la vie sont utilisés dans l'architecture pour donner du sens mais d'autres fois ils sont vidés de leurs fonctions pour devenir décor. J'y vois une forme de muséification : l'eau est figée dans l'esthétique, déconnectée de ses pratiques, détournée de sa nature première pour devenir un spectacle. On touche ici à une question majeure : que devient un élément naturel lorsqu'il est réduit à sa valeur symbolique ?

L'eau comme décor nous force à réfléchir sur la manière dont nos sociétés contemporaines transforment le vivant en expérience, et sur ce que nous perdons quand le tangible, le commun, le quotidien, se retire devant le spectacle. Ainsi, je reviens finalement au point initial de mon questionnement. Tout au long de ce mémoire, j'ai exploré comment l'eau s'inscrivait dans les traditions et les valeurs et je constate aujourd'hui que, suite à plusieurs vecteurs, elle est devenue très souvent décors. Ce constat ne se veut pas décourageant ; au contraire il appelle à l'action. Il interroge l'avenir : peut-on réconcilier usages traditionnels, écologie et justice ? Peut-on recréer des espaces où l'eau n'est pas seulement vue, mais vécue ?



CONCLUSION :

Peut-on encore réconcilier savoirs traditionnels, écologie et justice sociale ?

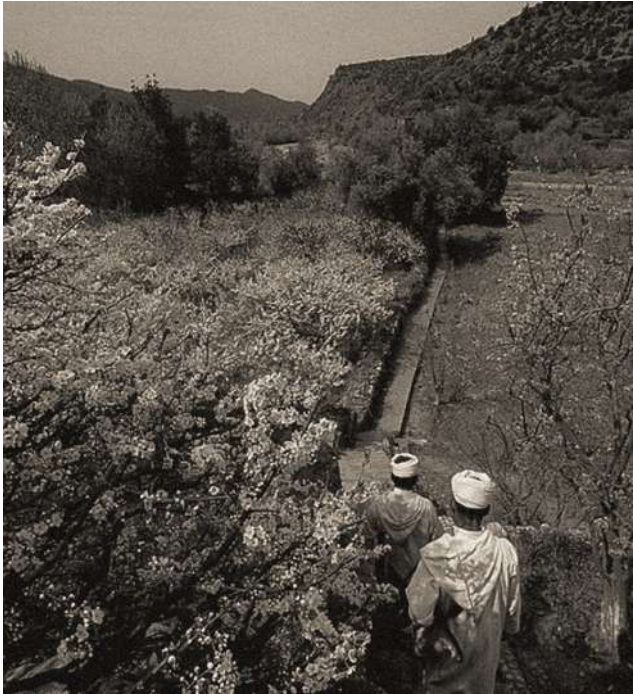
CONCLUSION

À travers ce mémoire, s’est dessinée l’histoire de l’eau au Maroc : celle d’un équilibre fragile entre nature, culture, mémoire et modernité. Ce constat n’est en aucun cas un signe de fatalité, mais un appel à agir autrement. Il nous invite à repenser nos manières d’habiter et de partager l’eau, à nous demander : peut-on encore réconcilier savoirs traditionnels, écologie et justice sociale ? Peut-on recréer des espaces où l’eau n’est pas seulement vue, mais aussi vécue ? Car aujourd’hui, ce lien se rompt sous la pression d’une modernité qui, en cherchant à dompter l’eau, risque de l’épuiser. Ce paradoxe technologique demeure au cœur de notre époque : ce qui devait nous rapprocher de la ressource pourrait bien, finalement, nous en éloigner. C’est pourquoi, dans cette conclusion, j’ai choisi d’ouvrir une autre voie : celle d’un dialogue possible entre héritage et innovation.

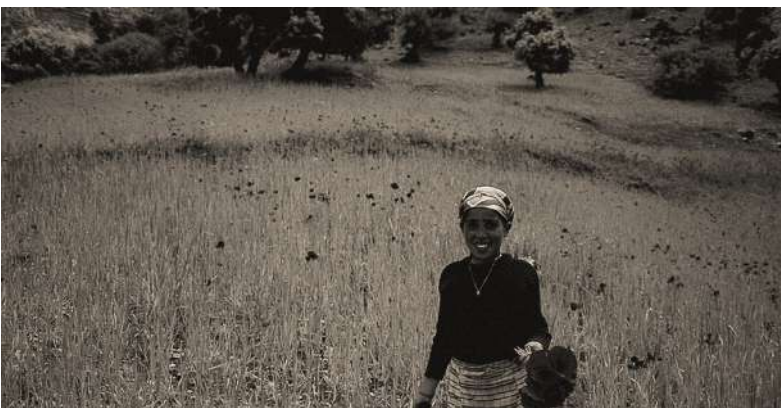
Dans le milieu rural comme le rappelle El Faïz, la modernisation hydraulique au Maroc s’est majoritairement faite au détriment de ceux qui en étaient les gardiens. Elle a conduit à ce qu’il nomme une “agriculture sans paysans”, où les cultivateurs sont devenus de simples bénéficiaires passifs, parfois même perçus comme des obstacles à la rentabilité. Ce constat invite à repenser notre rapport au progrès : valoriser les usages vivants plutôt que de se contenter d’une conservation figée. Comme le dit Hayes-Rich :

“Que pouvons-nous inventer pour résoudre la sécheresse et la désertification ?” Des gens avant nous ont inventé la technologie. Le système de khattara a permis la vie dans le désert pendant des milliers d’années et il peut continuer à fournir la vie dans le désert pendant des milliers d’années si les gens peuvent le protéger. »⁷⁹

79 : Entretiens réalisés lors d’un stage de 5 mois au Maroc entre mai 2025 et Septembre 2025



Vallée de l’Ourika, verger d’amandiers.



Champs entre Aït Hamza et Aït Tlit, 2003.

En période de stress hydrique, il devient urgent de reconnaître la valeur des savoirs anciens, non comme un vestige du passé, mais comme une promesse d'avenir. Comme le souligne Sandrine Simon :

« Inclure les savoir-faire traditionnels permet donc de sensibiliser les décideurs publics et d'établir des modèles alternatifs de gestion, ni publics, ni privés. De plus, mettre en avant la notion de bien commun peut aider les membres d'une communauté à comprendre qu'ils ne sont pas seulement des consommateurs passifs, mais que leur engagement est sollicité pour une gouvernance appropriée de leur patrimoine. »⁸⁰

Ces voix appellent à une réconciliation entre tradition et innovation. Non pas pour préserver l'eau comme un objet de musée, mais pour la réinventer, la partager à nouveau comme un bien commun. Le Maroc amorce aujourd'hui une évolution dans sa manière de penser le développement et la gestion de ses ressources. Déjà officiellement engagé dans la défense du développement durable, le pays s'affirme comme un acteur majeur des énergies renouvelables à l'échelle du continent africain.

*“Du point de vue de la gestion de l’eau, beaucoup reste à faire pour choisir la voie la plus appropriée et durable. La redécouverte de son propre patrimoine pourrait entrer dans cette logique de différenciation.”*⁸¹

Cette évolution s'accompagne d'une prise de conscience plus large :

*« En période de stress hydrique, on tend à être plus sensible aux exemples de pratiques qui favorisent la résilience et l'adaptation. Ainsi a-t-on pris conscience de la capacité d'innovation du monde rural, elle-même associée à un riche héritage de savoirs. Le monde rural marocain, c'est une culture faite tout à la fois de connaissance du milieu naturel, des savoir-faire, des langues, de l'histoire locale, des traditions sociales, des comportements en société, des fêtes et des façons de vivre la religion. »*⁸²

Ce regard renouvelé sur le monde rural traduit un changement politique et culturel : les savoirs vernaculaires ne sont plus vus comme archaïques, mais comme des ressources d'avenir. Le Maroc évolue vers une reconnaissance de ces pratiques comme des leviers d'adaptation face au changement climatique. La sensibilisation autour de l'eau s'intensifie :

*“Ces dernières années, un travail considérable de sensibilisation de la population du Maroc à la question de l’eau a été mené. Le rappel de son importance vitale en tant que bien commun fondamental s’accompagne d’une approche patrimoniale dans la mesure où le débat qu’elle suscite, dans le contexte marocain, semble aller immanquablement de pair avec celui que soulève la question des savoir-faire en matière de gestion de l’eau, véritables piliers des civilisations hydrauliques. Ces pratiques ont été mises en valeur dans le musée pour la civilisation de l’eau, créé à Marrakech construit en 2017.”*⁸³

Ces initiatives traduisent un tournant : l'eau n'est plus seulement considérée comme une ressource à exploiter, mais comme un patrimoine à transmettre. Comme je l'ai évoqué dans les parties précédentes, la question de la réhabilitation de patrimoine hydraulique mérite d'être interrogée : pour qui, pour quoi, et à quelle fin restaurons-nous ? Certaines initiatives se contentent de mettre en scène la mémoire de l'eau, sans lui donner réellement sa fonction vivante. D'autres, au contraire, s'inscrivent dans une continuité sincère de conservation. Mais toutes les restaurations ne sont pas dépourvues de sens. Certaines participent à une véritable reconnexion entre mémoire, usage et transmission.

80 : SIMON Sandrine, « Réintroduire le patrimoine de l'eau parmi les communs. Pour un développement alternatif et durable au Maroc / Re-establishing water heritage among the commons. For an alternative and sustainable development in Morocco », In Situ Revue des patrimoines 2021 page 34.

81 : Ibid page 24.

82 : Ibid page 25

83 : Ibid page 32

À Fès, par exemple:

“Cette valorisation du bien commun est aussi passée par celle du patrimoine, en l’occurrence celui que constitue la fameuse horloge hydraulique datant du xive siècle, faisant actuellement l’objet d’études par les autorités qui prévoient de la réhabiliter.”⁸⁴

Dans d’autres régions, c’est la transmission des savoir-faire qui se voit réactivée. Par exemple, le savoir des khattatiriya, constructeurs des khattaras était sur le point de disparaître. En 2017 les gouvernements locaux de certaines zones ont reçu des aides pour assurer la maintenance des khattaras encore existantes. Des chercheurs de l’IRD ont également développé une stratégie de « gestion conservatoire de l’eau et des sols » (GCES) pour préserver ces connaissances paysannes, en les croisant avec une approche scientifique contemporaine. Leur démarche témoigne d’une volonté d’hybrider le savoir ancestral et la recherche actuelle, non pour figer le passé, mais pour en prolonger l’intelligence.

Cette philosophie se retrouve dans certaines initiatives locales comme ce couple de Marocains que j’ai découvert dans le reportage Aux portes du désert dans le sud marocain. On y découvre un couple ayant réhabilité une ancienne oasis en s’appuyant sur les systèmes d’irrigation traditionnels tout en plantant des espèces adaptées telles que les palmiers-dattiers et les acacias pour retenir l’humidité et stabiliser le sol. Leur démarche implique les communautés locales et redonne sens au territoire : un modèle de résilience. Ils accueillent certains touristes lors de bivouac qui participent à la vie de l’oasis en échange d’un couchage.

Cette expérience pose aussi la question du tourisme durable au Maroc. Dans un pays où le tourisme fait partie intégrante de l’économie et de l’identité, il semble impensable de l’ignorer. Mais il est essentiel de repenser la manière d’accueillir, de sensibiliser les visiteurs aux ressources naturelles et d’adapter les pratiques aux contextes climatiques et culturels. Le tourisme, s’il est conscient et respectueux, peut devenir un levier pour la préservation du patrimoine de l’eau, plutôt qu’un facteur d’épuisement.

84 : SIMON Sandrine, « Réintroduire le patrimoine de l’eau parmi les communs. Pour un développement alternatif et durable au Maroc / Re-establishing water heritage among the commons. For an alternative and sustainable development in Morocco », In Situ – Revue des patrimoines 2021 page 33



horloge hydraulique de Fez

Pour l'architecture, cette réflexion ouvre un champ d'action essentiel : concevoir des espaces qui ne se contentent pas de montrer l'eau. Je refuse une architecture qui se contente de contempler l'eau à distance. L'urgence est de la faire revenir dans nos usages, dans nos murs, dans nos vies. L'eau n'est pas un luxe esthétique, elle est une alliée, une enseignante. Repenser nos espaces avec elle, c'est repenser notre rapport au monde : plus humble, plus juste, plus vivant.





BIBLIOGRAPHIE ET ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

Thèses et mémoires

AMBROGI Robert. Histoire de l’eau, thèse, Académie du Royaume du Maroc, Rabat, 2006.

MARTIN Simon. Influence du tourisme sur la gestion de l’eau en zone aride : Exemple de la vallée du Drâa (Maroc). mémoire de licence en géographie, sous la direction du professeur E. Reynard, Lausanne, Université de Lausanne, Institut de Géographie (IGUL), 2006.
AIT Nacer, Mohamed, et Khalid Benamara. « La mise en tourisme du Maroc dans les récits des explorateurs : Période entre le XVIème et le XIXème siècle ». International Journal of Innovation and Applied Studies 16, no. 4 juin 2016.

AIT Nacer, Mohamed, et Khalid Benamara. « La mise en tourisme du Maroc dans les récits des explorateurs : Période entre le XVIème et le XIXème siècle ». International Journal of Innovation and Applied Studies 16, no. 4 juin 2016.

Ouvrages

BACHELARD Gaston. L’Eau et les Rêves : Essai sur l’imagination de la matière, Paris, Librairie José Corti, 1942.

CHEBAHI Malik. Mise en tourisme et colonisation en Méditerranée. Récits, sites et architectures, Milan, SilvanaEditoriale, 2025.
FARUQUI Naser Irshad, BISWAS Asit K., BINO Murad Jabay (sous la dir. de), La Gestion de l’eau selon l’Islam, Paris, Karthala, les Presses de l’Université des Nations-Unies, Ottawa, CRDI, Centre de recherches pour le développement international, 2003.

PAQUOT Thierry. Géopoétique de l’eau. Hommage à Gaston Bachelard, Paris, Eterotopia France 2016.

SIMON Sandrine. Histoire d'eau : le patrimoine de l'eau jaillie des sources pour un développement alternatif au Maroc, Fès, Paris, L'Harmattan le grand Maghreb, 2021.

ADERGHAL Mohamed, GENIN Didier, HANAFI Ali, LANDEL Pierre-Antoine, et MICHON Geneviève. L’émergence des spécificités locales dans les arrières-pays méditerranéens, Marseille, Éditions IRD, 2021 URL : https://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/2022-06/010083023.pdf
DUMAS Pierre, Le Maroc, Grenoble, Librairie-Éditions J. Rey (B. Arthaud, successeur), 1928.

Articles et chapitres d’ouvrages

ELFAÏZ Mohamed. « La grande hydraulique dans le Haouz de Marrakech : fascination technologique et émergence du pouvoir des ingénieurs », dans GOBE Éric (dir.), Les ingénieurs maghrébins dans les systèmes de formation : systèmes de formation, filières coloniales et pratiques professionnelles, professionnalités contemporaines : actes de la réunion intermédiaire du programme Ingénieurs et société au Maghreb / organisée par l’IRMC à Rabat, les 2 et 3 février 2001, Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2001. Les ingénieurs maghrébins dans les systèmes de formation - La Grande Hydraulique dans le Haouz de Marrakech : fascination technologique et émergence du pouvoir des ingénieurs - Institut de recherche sur le Maghreb contemporain[consulté le 10 mars 2025].

BIBLIOGRAPHIE

Articles de revues

Numéro spécial de la revue Urbanisme,"L'eau, commun exceptionnel", n°431, mai-juin 2023.
URL : <https://www.urbanisme.fr/portfolio/numero-431/> [consulté le 17 mars 2025].

AIT Nacer, Mohamed, et Khalid Benamara. « La mise en tourisme du Maroc dans les récits des explorateurs : Période entre le XVIème et le XIXème siècle ». International Journal of Innovation and Applied Studies 16, no. 4 juin 2016.

SOUBIRA Thomas. « L’eau à Siġilmāsa (Maroc) : témoins écrits et matériels pour une hydro-histoire du Tāfilālt (VIIIe-XVe siècles) », 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, [consulté le 2 mars 2025]. URL :[L’eau à Siġilmāsa \(Maroc\) : témoins écrits et matériels pour une hydro-histoire du Tāfilālt \(VIIIe-XVe siècles\).](#)

Documents électroniques

EL ARABI Sofia, SAHRAOUI Nina, OULD AOUDIA Jacques et VAN PRAAG Lore. « Observer les effets du changement climatique dans le massif du Siroua : récits de terrain », Migrations & Développement, 3 avril 2025, [consulté le 3 avril 2025]. URL :[Observer les effets du changement climatique dans le massif du Siroua : récits de terrain - Migrations & Développement](#)

EPAE – Adduction d’eau potable et d’assainissement écologique, Projet EPAE, Migrations & Développement, 2021-2025, [consulté le 17 mars 2025]. URL : <https://migrations-dev.org/projet-epae>.

EZZAHRA MENGOUN Fatima. Au fil de l’eau : l’innovation hydrique au Maroc,Policy Center for the new south, [En ligne], 22 mars 2024, [consulté le 19 septembre 2025]. URL : <https://www.policycenter.ma/publications/au-fil-de-leau-linnovation-hydrique-au-maroc>.

RISTEL Tchounand. «Comment le Maroc mène la bataille contre le stress hydrique»,La Tribune Afrique [en ligne], 30 juillet 2025, [consulté le 24 septembre 2025] URL: [Comment le Maroc mène la bataille contre le stress hydrique](#)

U.S. Department of State, Office of International Religious Freedom. (2020). International Religious Freedom Report 2020: Morocco. Washington, D.C.: U.S. Department of State. <https://www.state.gov/reports/2020-report-on-international-religious-freedom/morocco/>.

LIGHTFOOT Dale R. Moroccan Khettara : Traditional Irrigation and Progressive Desiccation, Geoforum, 27:2, 1996, p. 261-273, [consulté le 25 septembre 2025]. URL : [WaterHistory.org](#)

Robbin, Zoe H. « Les anciens canaux d’irrigation peuvent-ils arroser les cultures assoiffées au Maroc aujourd’hui ? La télédétection identifie des canaux vieux de 2000 ans qui pourraient fournir de l’eau à l’ère du changement climatique », Science, 19 septembre 2023. [consulté le 1 octobre 2025] [Les anciens canaux d’irrigation peuvent-ils arroser les cultures assoiffées au Maroc aujourd’hui ? | La science | AAAS](#)

BIBLIOGRAPHIE

MAISONS-MARRAKECH, Qu'est-ce qu'un derb ?, rubrique « Musique Arts Culture », mis à jour le 24 juin 2024, [consulté le 16 octobre 2025] URL : Qu'est-ce qu'un derb ?

BEN BRAHIM. Mohamed.Les Khettaras et Tafilalet (Sud-Est Maroc) : passé, présent, futur. Communication au colloque international « La gestion de l’eau dans les régions arides », Département de Géographie, Université Mohammed Ier, Luxembourg, 5 octobre 2003. [consulté le 22 octobre 2025] URL : Khettaras du Tafilalet: Héritage et Défis | PDF | Maroc | Eau

DESvallées Lise, RIVIÈRE-HONEGGER Anne et TABARLY Sylviane. « Quelles équités pour l’approvisionnement en eau des populations au Maroc ? L’exemple des fontaines à Marrakech »,Géoconfluences Dossier : Le développement durable, approches géographiques, publié le 18 octobre 2011, [consulté le 7 novembre 2025].URL : https://geoconfluences.ens-lyon.fr

SIMON Sandrine. « Réintroduire le patrimoine de l’eau parmi les communs. Pour un développement alternatif et durable au Maroc / Re-establishing water heritage among the commons. For an alternative and sustainable development in Morocco »,In Situ – Revue des patrimoines 2021, [consulté le 7 novembre 2025].URL : https://doi.org/10.4000/insituarss.599

Podcasts

LAMRANI Hassan. »Stress hydrique : l’Afrique et le Maroc au goutte à goutte», Le Podcast de la durabilité [en ligne], Medi1PODCAST, 2024, 14min20[consulté le 2 septembre 2025]. URL: Medi1 Podcast > Le Podcast de la Durabilité Stress hydrique: l’Afrique et le Maroc au goutte à goutte

HATIMY Ali. "Le Maroc face à la crise de l’eau", Carrefour du Maghreb [en ligne], RFI, 4 janvier 2025, 19min30. [consulté le 15 septembre 2025]. URL : https://www.rfi.fr/fr/podcasts/carrefour-du-maghreb/20250104-le-maroc-face-%C3%A0-la-crise-de-l-eau

Sources audiovisuelles

POURAGEAUX Damien et BENSOUSSAN Yohann. Échappées Belles :Maroc, de village en village, France, France 5, 24 septembre 2022.. URL : https://www.lemonde.fr/culture/article/2022/09/24/maroc-de-village-en-village-sur-france-5-entre-tradition-et-permaculture-le-xxi-siecle-aux-portes-du-desert_6143049_3246.html [consulté le 22 mars 2025].

SAVOYE Laureline et BELLANGER Elisa, Échappées Belles : Maroc, de village en village, France, France 5, 24 septembre 2022., [consulté le 20 septembre 2025]. Maroc : pourquoi les 20 nouveaux barrages ne sauveront pas le pays de la sécheresse

Rapport techniques de recherche

COLLECTIF, Gestion de la rareté de l'eau en Milieu urbain au Maroc, annexes aux sections 2 à 4, Washington D.C., Banque internationale pour la reconstruction et le développement/Banque mondiale, 2017.

L'une des démarches de ce mémoire a été de réaliser différents entretiens auprès des habitants de Marrakech. J'ai eu le chance de mener sept entretiens, j'ai choisi de poser de manière systématique les mêmes questions. Cette méthode m'a permis de croiser les points de vue de tranches d'âge assez varié et de constituer un panel large et diversifié. L'objectif des ces interviews était de recueillir des perception des expériences et des vécus différents afin de comprendre les rapport contemporains et passer de la société marocaine avec l'eau.



Entretien numéro 1 : Wiam Sajieddine

Wiam Sajieddine est née le 12 avril 2002. Elle est étudiante en architecture et habite à Marrakech depuis deux ans.

Question 1: Avez vous des souvenirs liés à l’eau dans votre enfance?

W.S: Oui, avec ma famille on partait souvent au barrage de Bin el Ouidane et on voyait beaucoup de fontaines dans la ville de Beni Mellal

Question 2: Ou et comment utilisait on l’eau dans votre ville/village?

W.S: dans la ville de Beni Mellal Le barrage servait à stocker l’eau, mais les fontaines rafraîchissaient aussi la ville au niveau des places de regroupement. Ce n ’est plus trop le cas aujourd’hui.

Question 3: Y avait- il des lieux particuliers autour de l’eau (bassins, fontaines, puits) ? Sont ils encore utilisés aujourd’hui ?

W.S: Pas dans mes souvenirs mise à part les fontaines de certaines places.

Question 4: Pour vous que représente l’eau. Est-ce seulement une ressource ou a-t-elle une dimension plus profonde?

W.S: L’eau est essentielle pour survivre, mais aussi pour accomplir nos tâches quotidiennes. Pour moi c’est la pureté, car grâce à elle on se lave. Elle a aussi une dimension sociale: les hammams, par exemple, sont des lieux de rencontre, dans certaines villes les fontaines sont des espaces d’échange et de repos mais pas à Marrakech.

Question 5: Avez vous connu des systèmes comme les khattaras ou les seguias? Comment fonctionnent t ils ?

W.S. : On nous en parlait à l’école. Ce sont des systèmes d’irrigation anciens utilisés au Maroc. Mais avec la sécheresse et l'arrivée des pompes modernes, il n’y a plus d’eau dans la nappe phréatique, donc on a abandonné ce système.

Question 6: Ces systèmes existent-ils encore selon vous ? Qu’est-ce qui a changé ?

W.S: Non, ils ne sont plus utilisés.

Question 7: L’arrivée des forages au Maroc a-t-elle modifié la manière dont les gens accèdent à l’eau?

W.S : Oui évidemment, cela a rendu l’eau plus accessible aux gens. Avant nos grands parents devaient se rendre au puits.

Question 8: Est-ce que les fontaines ou bassins traditionnels sont aujourd’hui entretenus au Maroc ? Sont-ils utilisés ou seulement décoratifs ?

W.S: Ils sont encore conservés. Pour ce qui est de leur usage, je n’ai malheureusement pas la réponse.

Question 10 : Pour vous est certains éléments liés à l’eau sont devenus des objets de muséification pour les touristes ? (cascades, fontaines)

W.S. : Oui, plusieurs même.

Question 11 : Pour vous, ces lieux ont-ils une mémoire ? Une valeur spirituelle ou sociale ?

W.S. : Ça dépend desquels.

Question 12 : Est-ce que vous souhaiteriez qu’ils soient conservés ? Si oui, comment et pour qui ?

W.S. : Toute chose doit être conservée. Comment ? Cela dépend de la chose : la conservation d’une fontaine est différente de celle d’une cascade. Je n’ai pas d’idée précise sur les techniques. Mais ce qui est sûr, c’est qu’il faut les préserver pour les générations à venir.

ANNEXE : ENTRETIEN

Entretien numéro 2 : Yasser Boutahar

Yasser Boutahar est âgé de 24 ans et a grandi à Mohammédia avec ses parents et ses frères et sœurs. Il habite depuis cinq ans à Marrackech. C’est un architecte marocain employé dans la même agence dans laquelle j’ai réalisé mon stage.

Q : Avez-vous des souvenirs liés à l’eau dans votre enfance ?

YB : En grandissant à Mohammédia (une ville côtière), j’ai passé beaucoup de temps à la plage. L’eau a toujours été un élément naturel de réconfort pour moi.

Q : Où et comment l’utilisait-on dans votre ville, quartier ou village ?

YB : À Mohammédia, l’eau est principalement utilisée pour l’irrigation des espaces verts et des cultures autour de la ville. On trouve aussi des fontaines dans certaines places publiques, mais l'accès à la mer reste l’usage le plus marquant.

Q : Y avait-il des lieux particuliers autour de l’eau (fontaines, bassins, puits, lavoirs) ? Sont-ils toujours utilisés aujourd’hui ?

YB : Certaines fontaines décoratives existent dans les places publiques. Elles sont encore là aujourd’hui, mais servent surtout d’éléments esthétiques, pas vraiment utilisés au quotidien.

Q : Pour vous, que représente l’eau ?

YB : L'eau symbolise la pureté et la propreté du corps et de l’âme, un moyen de renouvellement et de grâce divine.

Q : Avez-vous connu des systèmes comme les khetaras, seguias ? Comment fonctionnaient-ils ?

YB : Oui. Ce sont des canaux traditionnels qui acheminent l’eau des montagnes vers des terres agricoles. Ils fonctionnent grâce à un système de gravité. C’est très efficace mais plus utilisés aujourd’hui

Q : Ces systèmes existent-ils encore selon vous ? Qu’est-ce qui a changé ?

YB : Pas à Mohammédia, mais dans le village de mon père, dans les montagnes de l'Atlas, on utilise encore les seguias pour l'irrigation.

Q : L’arrivée des forages au Maroc a-t-elle modifié la manière dont les gens accèdent à l’eau?

YB : Cela a facilité l'irrigation et l'approvisionnement, mais a aussi modifié les méthodes traditionnelles et parfois créé des défis pour la gestion durable de l'eau.

Q : Est-ce que les fontaines ou bassins traditionnels sont aujourd’hui entretenus au Maroc ?

YB : L’usage des fontaines traditionnelles est surtout entretenu pour leur valeur esthétique. Cependant, certains restent encore fonctionnels, même si leur usage quotidien a beaucoup diminué.

Q : Avez-vous remarqué des différences d’accès à l’eau ou des restrictions ces dernières années ?

YB : À cause du changement climatique, l'accès à l'eau est devenu plus compliqué dans certaines régions. Cela affecte la vie quotidienne de certaines personnes. C’est aussi compliqué pour l’agriculture.

Q : Pour vous est certains éléments liés à l’eau sont devenus des objets de muséification pour les touristes ? (cascades, fontaines)

Oui c’est vrai, certains éléments sont aujourd’hui mis en valeur pour le tourisme.C’est une bonne chose car ils font partie du patrimoine marocain et il est important de les valoriser.

Q: Pour vous, ces lieux ont-ils une mémoire ? Une valeur spirituelle ou sociale ?

YB : Autrefois, ces lieux étaient souvent des lieux de rencontre et d'échange pour les habitants d'un même quartier. Spirituellement, ils servaient non seulement à nettoyer le corps mais aussi à purifier l'âme. C'est une choses très importante pour nous les marocains notamment dans la religion musulmane.

Q: Est-ce que vous souhaiteriez qu’ils soient conservés ? Si oui, comment et pour qui ?

YB : Pour moi il est très important de préserver ces lieux pour les générations futures, nos enfants et petits enfants. Ce sont des vestiges, un patrimoine culturel et un espace de mémoire collective. Cela peut être de nouveaux utile pour les habitants locaux comme avant ou tous le monde se retrouvait autour de l’eau. Mais ça peut être aussi intéressant pour les visiteurs intéressé par les traditions marocaine.

ANNEXE : ENTRETIEN

Entretien numéro 3 : Sajjeddine Mohammed

Mohammed Sajjeddine, est né en 1965. Il est le père de Wiam Sajjeddine, qui me l’a présenté pour cette interview. Il a grandi à Settas avec ses parents et travaille aujourd’hui pour une banque à Marrakech.

Q : Avez-vous des souvenirs liés à l’eau dans votre enfance ?

SJ : Oui. Dès mon enfance, l’eau était un élément central de mon quotidien. Les moments passés à puiser de l’eau aux puits du village, faisaient partie de la vie de tous les habitants . L’eau était à la fois un outil pratique et en même temps une présence réconfortante dans nos jeux d’enfants et nos routines quotidiennes.

Q : Où et comment l’utilisait-on dans votre ville, quartier ou village ?

SJ : À Settat, plus précisément à Ouled Saïd, l’eau provenait surtout des puits. Elle était pompée pour irriguer les champs et les cultures autour du village. Dans les maisons et les espaces publics, elle servait aussi aux besoins domestiques.

Q : Y avait-il des lieux particuliers autour de l’eau (fontaines, bassins, puits, lavoirs) ? Sont-ils toujours utilisés aujourd’hui ?

SJ : Oui, il y avait des puits et des lavoirs dans le village, qui servaient surtout aux besoins domestiques. Aujourd’hui, la plupart ne sont plus utilisés pour leur fonction. Certains subsistent comme vestiges, mais leur usage quotidien a presque disparu.

Q : Pour vous, que représente l’eau ?

SJ : L’eau c’est avant tout une ressource de vie indispensable. Mais elle est aussi spirituelle et religieuse: elle prépare aux ablutions avant la prière et purifie le corps et l’âme. Socialement, l’eau est un vecteur de lien au maroc en tout cas

Q : Avez-vous connu des systèmes comme les khettaras, seguias ? Comment fonctionnaient-ils ?

SJ : Oui, c’était assez courant dans les campagnes. Ces canaux traditionnels sont typiques du sud du Maroc et de la région de Doukkala. Ils transportent l’eau des zones plus élevées vers les champs et villages. Leur fonctionnement repose sur des systèmes simples mais ingénieux de gravité et d’ingénierie rurale traditionnelle marocaine.

Q : Ces systèmes existent-ils encore selon vous ? Qu’est-ce qui a changé ?

SJ : Ils existent encore oui, dans certaines zones, mais leur usage a vraiment diminué. Avec l’arrivée des pompes et des forages, ces systèmes ne sont plus indispensables, et leur entretien a été réduit, ce qui menace leur préservation.

Q : Est-ce que les fontaines ou bassins traditionnels sont aujourd’hui entretenus au Maroc ?

SJ : En général, ils sont surtout maintenus pour leur valeur décorative et patrimoniale, plutôt que pour un usage pratique et essentiel. Dans certaines villes ou riads, ils restent fonctionnels, mais leur rôle a diminué c’est certains.

Q : Avez-vous remarqué des différences d’accès à l’eau ou des restrictions ces dernières années ?

SJ : Oui évidemment tout le monde la remarque ici. Le stress hydrique lié aux faibles précipitations et à la sécheresse a rendu l’accès à l’eau plus difficile. On observe des coupures dans certaines zones, l’assèchement de puits dans les campagnes, et un épuisement des nappes phréatiques, ce qui a un impact direct sur la vie quotidienne et l’agriculture.

Q : Pour vous est certains éléments liés à l’eau sont devenus des objets de muséification pour les touristes ? (cascades, fontaines)

Oui malheureusement. Les cascades comme celles d’Ouzoud par exemple, ou les bassins décoratifs dans les riads sont aujourd’hui valorisés comme patrimoine. Ils sont intégrés dans les circuits touristiques et présentés comme des éléments historiques et culturels, parfois au détriment de leur usage local et je trouve ça assez dommage.

Q: Pour vous, ces lieux ont-ils une mémoire ? Une valeur spirituelle ou sociale ?

SJ : Ces espaces portent la mémoire des communautés locales et des pratiques traditionnelles depuis des générations. Par exemple, Aïn Asserdoune à Béni-Mellal, les cascades d’Ouzoud ou les eaux hyperthermales de Moulay Yacoub à Fès symbolisent à la fois l’histoire, la spiritualité et la dimension sociale de l’eau dans la vie marocaine.

Q: Est-ce que vous souhaiteriez qu’ils soient conservés ? Si oui, comment et pour qui ?

SJ : Oui, absolument. Il est important de réserver un budget pour leur entretien pour préserver ces lieux comme patrimoine culturel. Ils peuvent attirer les touristes nationaux et internationaux, mais leur préservation doit avant tout bénéficier aux Marocains, qui sont les premiers héritiers de ces espaces historiques et sociaux.

Entretien numéro 4 : Gonzalez de Linares

Margaux Gonzalez de Linares est étudiante à Camondo Paris. Elle a grandi depuis son enfance avec ses parents et son frère à Casablanca au Maroc.

Q : Avez-vous des souvenirs liés à l’eau dans votre enfance ?

MG : Oui, j’ai beaucoup de souvenirs de baignade, que ce soit dans des lacs ou des piscines.C’étaient des moments vraiment ludiques et apaisants, et me laissaient souvent rêver.

Q : Où et comment l’utilisait-on dans votre ville, quartier ou village ?

MG : À Casablanca, l’eau se trouvait dans la mer et dans certaines fontaines publiques. J’ai des souvenirs de Bin el Ouidane, du lac Pierre, de Feu du Var et de piscines. Elle était souvent utilisée pour se baigner, nager, se détendre ou rêver, plus qu’à des fins pratiques.

Q : Pour vous, que représente l’eau ?

MG : Au maroc elle est très présente, l’eau fait partie de la religion musulmane, notamment pour les ablutions et les pratiques rituelles. Elle me rappelle aussi les hammams, lieux de purification mais aussi d’échanges sociaux.

Q : Avez-vous connu des systèmes comme les khettaras, seguias ? Comment fonctionnaient-ils ?

MG : Oui, surtout les seguias, souvent utilisées pour ammener l’eau pour l’irrigation. Elles sont construites en terre ou en pierre et puisent l’eau depuis un oued (petite rivière), qu’elles dirigent vers des plantations.

Q : Ces systèmes existent-ils encore selon vous ? Qu’est-ce qui a changé ?

MG : Oui, on les trouve encore au Maroc et en Afrique du Nord. Ce qui a changé, c’est la quantité d’eau disponible: avec le réchauffement climatique, l’eau se raréfie et certaines seguias s’assèchent.

Q : L’arrivée des forages au Maroc a-t-elle modifié la manière dont les gens accèdent à l’eau?

MG : Oui bien sûr, cela a rendu l’accès à l’eau plus facile et parfois plus privé. L’eau est moins un bien public qu’autrefois, ce qui modifie la manière dont les communautés l’utilisent.

Q : Est-ce que les fontaines ou bassins traditionnels sont aujourd’hui entretenus au Maroc ?

MG : Je pense que non. Elles sont souvent éteintes et vides d’eau. Elles sont plus décoratives que fonctionnelles, même si certains lieux historiques conservent un peu d’eau pour l’esthétique ou le tourisme.

Q : Avez-vous remarqué des différences d’accès à l’eau ou des restrictions ces dernières années ?

MG : Oui. Les oueds et petites rivières s’assèchent, les lacs artificiels sont à des niveaux très bas, et la fonte des glaciers est rapide et courte à cause du réchauffement climatique. Cela affecte directement la disponibilité de l’eau pour les populations et l’agriculture.

Q : Pour vous est certains éléments liés à l’eau sont devenus des objets de muséification pour les touristes ? (cascades, fontaines)

MG : Oui, surtout les fontaines. Elles sont maintenant décoratives et photographiées plutôt que utilisées pour leur fonction originale. Par exemple, la fontaine que je connais depuis de la mosquée Hassan II à Casablanca est surtout un lieu touristique.

Q: Pour vous, ces lieux ont-ils une mémoire ? Une valeur spirituelle ou sociale ?

MG : Oui, ils ont une valeur sociale: ce sont des lieux de rencontre, de partage et d’échanges, comme les hammams, même si ces derniers séparent hommes et femmes. Spirituellement, je pense moins, sauf pour certaines légendes autour des lacs. La mémoire de ces lieux se ressent dans le fait qu’ils ont vu passer de nombreuses générations et continuent de faire partie de la culture locale.

Q: Est-ce que vous souhaiteriez qu’ils soient conservés ? Si oui, comment et pour qui ?

MG : Oui, ils devraient être conservés dans un but mémorial, en particulier pour valoriser le savoir-faire marocain, par exemple je pense à l’art du zellige construit par les malems. Ils devraient être entretenus par des associations et accessibles à tous, pour préserver la mémoire culturelle

Entretien numéro 5 :Sarah Hayli

Sarah Hayli, née en 1960, est une connaissance de la famille de Margaux Gonzalez de Linares. Elle à grandi à Casablanca et y habite encore aujourd'hui mais connaît très bien Marrakech puisqu'elle s'y rendait à chaque vacances dans sa famille paternelle.

Q : Avez-vous des souvenirs liés à l'eau dans votre enfance ?

SH : Le lien avec l'eau a toujours été très fort. Je me rappelle, sûrement grâce aux photos, passer des journées à la Desserte des Plages près de Casablanca, dans les flaques puis dans les vagues. Ma maman étant d'Arcachon, l'océan Atlantique a toujours été au centre de nos vacances, à l'exception d'un mois passé à la montagne, à Ifrane, où coulait une rivière bien fraîche et pleine d'écrevisses. Nous faisions aussi du pédalo sur les lacs Daiet Aoua et Daiet Roumi, et allions ensuite dans les Alpes de Provence près de la Durance. Là aussi, l'eau douce était partout : sources, torrents, lacs...

Q : Où et comment l'utilisait-on dans votre ville, quartier ou village ?

SH : À Casablanca, nous avions l'eau courante au CIL. À Marrakech, dans le riad de ma famille paternelle, nous allions chercher l'eau à la fontaine dans la médina, quartier Riad Zitoun.

Q : Y avait-il des lieux particuliers autour de l'eau (fontaines, bassins, puits, lavoirs) ? Sont-ils toujours utilisés aujourd'hui ?

SH : En médina, l'eau se trouvait principalement à la fontaine et dans certains lavoirs publics. Je me souviens aussi des porteurs d'eau dans toutes les villes du Maroc, avec leurs magnifiques tenues: outre en peau, large chapeau rouge tissé de laine, et gobelets en cuivre. C'était un vrai métier, alors qu'aujourd'hui, ce sont souvent des personnes en difficulté qui essaient de gagner quelques pièces.

Q : Pour vous, que représente l'eau ?

SH : L'eau représente la vie tout simplement.

Q : Avez-vous connu des systèmes comme les khetaras, seguias ? Comment fonctionnaient-ils ?

SH : Malheureusement, le réseau des khetaras a été abîmé depuis longtemps, interrompu par les constructions modernes et très peu entretenu. C'est dommage, car c'était un système d'irrigation adapté au climat et à la pluviométrie, avec très peu d'évaporation.

Q : Ces systèmes existent-ils encore selon vous ? Qu'est-ce qui a changé ?

SH : Je pense qu'ils ont été abandonnés au profit de systèmes plus modernes

Q : Est-ce que les fontaines ou bassins traditionnels sont aujourd'hui entretenus au Maroc ?

SH : Dans les grandes villes, ils sont souvent décoratifs. Cependant, le bassin de la Menara à Marrakech sert toujours à irriguer en partie les jardins environnants depuis 700 ans. À la campagne, il y a toujours des puits fonctionnels.

Q : Avez-vous remarqué des différences d'accès à l'eau ou des restrictions ces dernières années ?

SH : Oui. À Casablanca, le débit de l'eau est réduit la nuit. Dans tout le Maroc, on constate une pénurie d'eau qui affecte la vie de la population et mais aussi et surtout de l'agriculture.

Q : Pour vous est certains éléments liés à l'eau sont devenus des objets de muséification pour les touristes ? (cascades, fontaines)

SH : Très certainement. Les cascades d'Ouzoud ou celles d'Akchour, par exemple, sont mises en valeur pour le tourisme et intégrées dans des circuits..

Q: Pour vous, ces lieux ont-ils une mémoire ? Une valeur spirituelle ou sociale ?

SH : Ces lieux ont une mémoire géologique et culturelle. Ils ont vu passer de nombreuses générations et continuent de raconter l'histoire des régions et des communautés qui en dépendent. Cette mémoire est très importante pour la communauté marocaine.

Q: Est-ce que vous souhaiteriez qu'ils soient conservés ? Si oui, comment et pour qui ?

SH : Bien entendu. Il est très important que l'eau continue à couler au Maroc, pour les habitants, la faune, la flore et l'économie. Sa préservation doit bénéficier à tous et garantir la durabilité des écosystèmes et de la vie locale.

Entretien numéro 6 : Salima Ait Hnini

Dawlate et Salima Ait Hnini, sont un couple de marocain habitant actuellement à Ouarzazate mais qui ont longtemps vécu à Marrakech. Ils visitent encore régulièrement la ville. Tous deux travaillent dans le domaine de l'éducation.

Q : Avez-vous des souvenirs liés à l'eau dans votre enfance ?

SA : Oui, surtout les fontaines. Je me souviens qu'elles faisaient partie de mon quotidien quand j'étais petite et que c'était toujours agréable de passer à côté ou de s'y rafraîchir.

Q : Où et comment l'utilisait-on dans votre ville, quartier ou village ?

SA : À Ouarzazate, on a l'eau qui coule directement dans le robinet, mais dans chaque maison, il y avait aussi une fontaine et un petit jardin. L'eau servait donc à la fois pour les besoins pour les atches de tous les jours mais aussi pour entretenir ces petits espaces verts.

Q : Y avait-il des lieux particuliers autour de l'eau (fontaines, bassins, puits, lavoirs) ? Sont-ils toujours utilisés aujourd'hui ?

SA : Oui, la fontaine de notre maison est encore utilisée aujourd'hui à Ouarzazate. C'est un élément qui reste vivant dans le quotidien, pas seulement décoratif.

Q : Pour vous, que représente l'eau ?

SA : Pour moi, l'eau a une dimension spirituelle et religieuse. Ce n'est pas juste une ressource, c'est un élément qui purifie et qui relie au sacré.

Q : Avez-vous connu des systèmes comme les khetaras, seguias ? Comment fonctionnaient-ils ?

SA : Non, jamais entendu parler.

Q : Ces systèmes existent-ils encore selon vous ? Qu'est-ce qui a changé ?

SA : Peut-être qu'ils existent encore dans certaines régions, mais je ne suis pas sûre.

Q : L'arrivée des forages au Maroc a-t-elle modifié la manière dont les gens accèdent à l'eau ?

SA : Oui, je pense que ça a facilité l'accès à l'eau pour tout le monde

Q : Est-ce que les fontaines ou bassins traditionnels sont aujourd'hui entretenus au Maroc ?

SA : Je pense qu'ils sont toujours utilisés, surtout dans les maisons mais je ne suis pas sur pour l'espace public

Q : Avez-vous remarqué des différences d'accès à l'eau ou des restrictions ces dernières années ?

SA : Oui, surtout durant ces dernières années, on a senti que l'eau était moins abondante et parfois plus difficile à gérer.

Q : Pour vous est certains éléments liés à l'eau sont devenus des objets de muséification pour les touristes ? (cascades, fontaines)

SA : Oui, certaines fontaines et cascades sont maintenant mises en valeur pour le tourisme. On les admire plus qu'on ne les utilise.

Q: Pour vous, ces lieux ont-ils une mémoire ? Une valeur spirituelle ou sociale ?

DA : Oui, ils ont une forte valeur spirituelle. Ces lieux racontent une histoire et gardent une mémoire vivante de nos traditions.

Q: Est-ce que vous souhaiteriez qu'ils soient conservés ? Si oui, comment et pour qui ?

SA : Oui, ils ont une valeur spirituelle importante, et pour moi, c'est ce qui les rend essentiels à préserver

Entretien numéro 7 : Dawlate Ait Hnini

Dawlate et Salima Ait Hnini, sont un couple de marocain habitant actuellement à Ouarzazate mais qui ont longtemps vécu à Marrakech. Ils visitent encore régulièrement la ville. Tous deux travaillent dans le domaine de l'éducation.

Q : Avez-vous des souvenirs liés à l'eau dans votre enfance ?

DA : Oui, surtout les fontaines, je me rappelle toujours leur présence autour de la maison et dans le village.

Q : Où et comment l'utilisait-on dans votre ville, quartier ou village ?

DA : Nous avons des fontaines juste à côté de notre maison. Même si nous avons l'eau courante à l'intérieur, ces fontaines restaient un point central pour nous et pour arroser les jardins autour.

Q : Y avait-il des lieux particuliers autour de l'eau (fontaines, bassins, puits, lavoirs) ? Sont-ils toujours utilisés aujourd'hui ?

DA : Oui, les fontaines sont toujours utilisées dans notre maison. Elles restent actives et fonctionnelles, et leur usage quotidien ne dépend pas seulement de l'eau du robinet.

Q : Pour vous, que représente l'eau ?

Elle est à la fois nécessaire à la vie et porteuse d'un symbole de pureté et de connexion avec le sacré.

Q : Avez-vous connu des systèmes comme les khetaras, seguias ? Comment fonctionnaient-ils ?

DA : Oui, dans les grands jardins de notre bled, nous avons des khetaras. Elles servaient à irriguer les jardins et fonctionnaient de manière traditionnelle, en canalisant l'eau des sources pour nourrir la terre.

Q : Ces systèmes existent-ils encore selon vous ? Qu'est-ce qui a changé ?

DA : ;, ils existent encore je crois et sont toujours utilisés. Rien n'a vraiment changé pour ces systèmes chez nous il me semble.

Q : L'arrivée des forages au Maroc a-t-elle modifié la manière dont les gens accèdent à l'eau ?

DA : Non, pas vraiment. Les fontaines continuent d'être utilisées de la même manière qu'avant.

Q : Est-ce que les fontaines ou bassins traditionnels sont aujourd'hui entretenus au Maroc ?

DA : Oui, elles sont toujours entretenues et fonctionnelles, pas seulement décoratives.

Q : Avez-vous remarqué des différences d'accès à l'eau ou des restrictions ces dernières années ?

DA : Non, nous n'avons pas constaté de différences dans notre région.

Q : Pour vous est certains éléments liés à l'eau sont devenus des objets de muséification pour les touristes ? (cascades, fontaines)

DA : Oui, certaines fontaines sont maintenant mises en valeur pour les visiteurs, mais elles restent fonctionnelles pour les habitants.

Q: Pour vous, ces lieux ont-ils une mémoire ? Une valeur spirituelle ou sociale ?

DA : Oui, ils ont une forte valeur spirituelle. Ces lieux racontent une histoire et gardent une mémoire vivante de notre quotidien et de nos traditions.

Q: Est-ce que vous souhaiteriez qu'ils soient conservés ? Si oui, comment et pour qui ?

DA : Oui, bien sûr. Il est important que ces fontaines soient conservées, pour les habitants et pour les générations futures.



Lorsque je suis arrivée au Maroc, j'ai très vite été frappée par la beauté des bassins, le bruit de l'eau qui ruisselle, la fraîcheur des patios. Cette présence de l'eau contrastait pourtant avec l'aridité des paysages extérieurs. Ce mémoire interroge la place de l'eau dans la société marocaine à partir d'un constat de décalage. Si l'eau apparaît comme un élément central de l'imaginaire collectif, vecteur de fraîcheur, de sociabilité et de savoir-faire, sa présence réelle semble aujourd'hui fragmentée. Concentrée dans les musées, les hôtels et les lieux touristiques, elle se raréfie dans l'espace public quotidien, où de nombreuses fontaines sont abandonnées ou désactivées. Cette mise en scène contraste avec la réalité d'un pays confronté à une sécheresse structurelle. À travers ce travail, je questionne la manière dont l'eau, autrefois vectrice de sociabilité, est devenue un objet de muséification, déconnecté des réalités locales.